



"Le Courrier Français" - 31/07/1887
(Coll. privée)

A Bougival.

Dessin de F. Lemer.



ASSOCIATION
DES AMIS
DE LA MAISON FOURNAISE

RENOIR
"La Danse à Bougival" - 1883
Boston Museum of Fine Arts

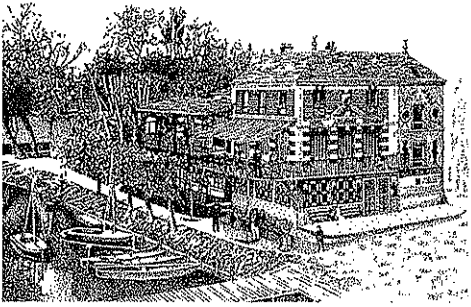
ASSOCIATION DES AMIS DE LA MAISON FOURNAISE

BULLETIN N°7

- 1997 -

S O M M A I R E

ÉDITORIAL, <i>par le Président</i>	4	
<i>Petite Histoire de nos Bords de Seine</i>		
LE BAL DES CANOTIERS		
Avant-propos	5	
Le premier bal	6	
Le bal Tarbé-Poupin	7	
Le bal Roche-Jager	15	
Deux toiles de Renoir	21	
Remerciements et notes	24	
<i>Genèse d'une renommée</i>		
<i>Les Fournaise avant Renoir</i>	25	
<i>Hommage à Jean Françaix</i>		
« <i>Ravel avait raison</i> »	34	
<i>Informations et nouvelles</i>		39
<i>Les Associations voisines nous signalent</i>		
<i>Au Musée Fournaise</i>		
<i>Acquisition en 1997</i>		
<i>Le "Prix" de l'Association au Salon des Peintres</i>		



ÉDITORIAL

Notre Association a atteint son régime de croisière. Les grands projets qui étaient à l'origine de sa création ont tous été réalisés. La Maison Fournaise, restaurant et musée, a acquis une certaine célébrité qui, d'année en année, attire un public toujours plus nombreux.

Il est souvent question de ce site dans les milieux artistiques en France et à l'étranger, surtout depuis la belle exposition "Impressionists on the Seine", organisée en septembre 1996 par la Phillips Collection de Washington. Nous bénéficions aujourd'hui des conséquences touristiques du succès remporté par cette manifestation.

Aussi, maintenant, disposons-nous de plus de loisirs pour approfondir l'histoire de ces bords de Seine qui ont attiré tant d'artistes à la fin du siècle dernier. L'extraordinaire aventure de la Grenouillère, sa célèbre péniche, son fameux "Camembert", ses centaines de baigneurs qui prennent du bon temps sont maintenant figés pour toujours sur des toiles les plus chères du monde. Vivant témoin de cette étonnante époque, Guy de Maupassant, captivé par cette foule grouillante et gaie, en a tiré des contes qui ont fait sa gloire. Tout cela a déjà été raconté dans les bulletins précédents.

Celui-ci, le septième, publie trois études qui ne manqueront pas d'intéresser nos lecteurs.

La première, rédigée par notre secrétaire général, J.-G. Bertauld, raconte l'histoire du bal des Canotiers de Bougival qui eut son heure de gloire et connut une grande popularité auprès des Parisiens.

La seconde relate l'histoire et les origines de la famille Fournaise et complète ce qui a déjà paru dans notre premier bulletin.

La troisième enfin est consacrée à Jean Françaix, ce grand compositeur et excellent pianiste, qui nous a quitté récemment. Jean Françaix a longuement vécu à Chatou et n'a jamais cessé de nous encourager pour la restauration de la Maison Fournaise, jusqu'à organiser des concerts à son profit. Suzanne Bertauld est l'auteur de cette biographie qui donne un éclairage tout particulier sur ce grand artiste dont la perte a été douloureusement ressentie par tous ceux qui ont eu la chance de le connaître.

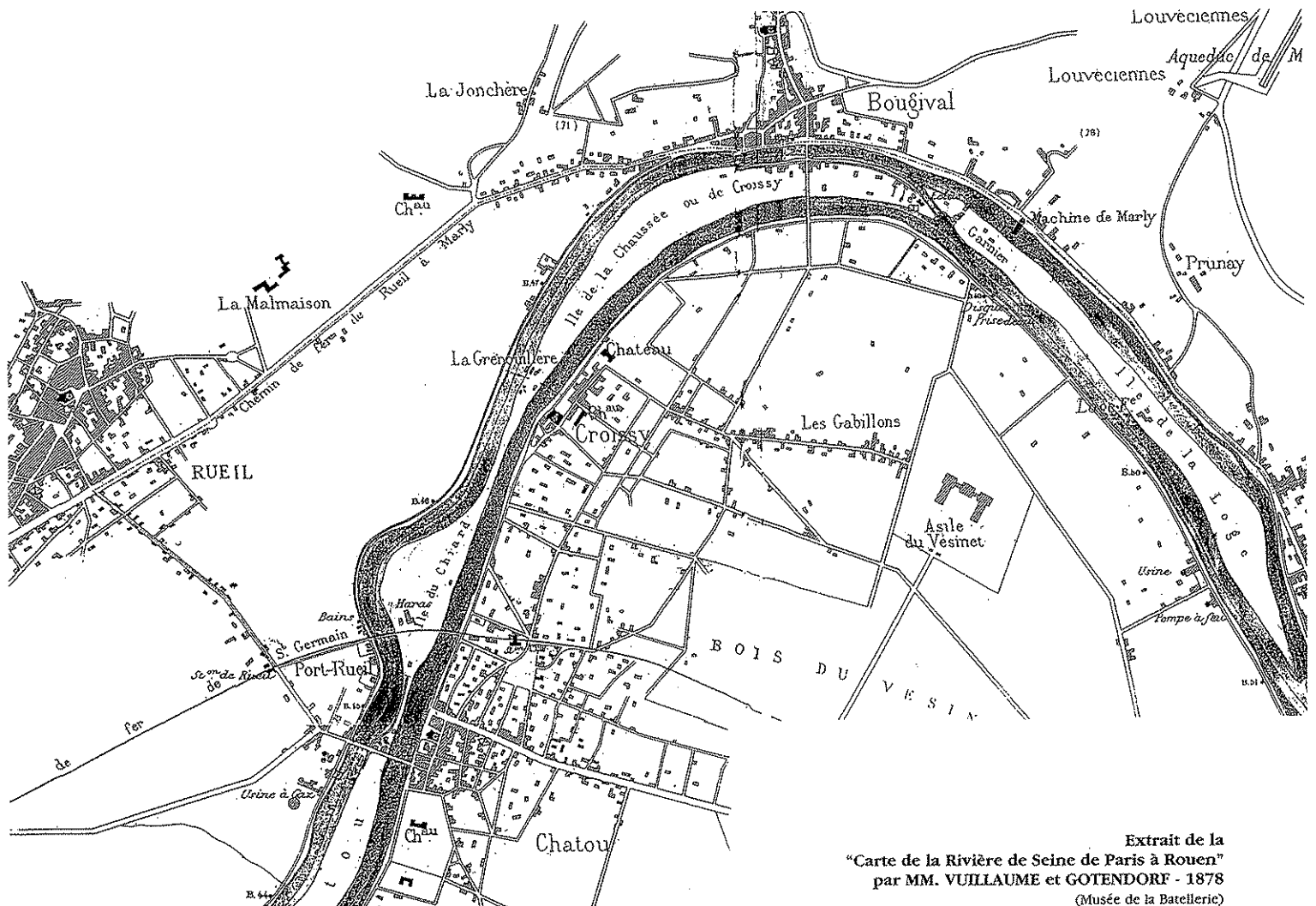
Mais, au fait, il n'y a pas d'exclusion, le bulletin annuel de notre Association est disposé à accueillir et à examiner avec la plus grande bienveillance tout commentaire ou article que ses lecteurs soubaiteraient voir publiés. À vous de jouer !

Le Président
Henri CLAUDEL

LE BAL DES CANOTIERS

Avant-Propos

DANS nos bulletins précédents, nous avons commencé à traiter l'histoire des auberges-restaurants-garages à bateaux qui existèrent autrefois sur notre boucle de Seine, depuis Argenteuil, en descendant le fleuve. Il nous restait à évoquer le Bal des Canotiers de Bougival, qui, avec la Grenouillère à Croissy, les "Maurice" à Rueil et le restaurant Fournaise à Chatou, formèrent à la même époque un circuit de divertissements appréciés des Parisiens et de la population locale. L'histoire de ce Bal peu développée dans les ouvrages connus nous a entraînés à des recherches plus longues que prévu. En outre, il s'est avéré que d'autres établissements avaient eu une incidence sur son évolution. Nous avons jugé utile d'en faire état en nous limitant toutefois à ce sujet sans vouloir traiter de l'histoire de Bougival. Rappelons simplement que la première écluse de Bougival permettant la navigation fluviale sur le bras gauche de la Seine date de 1840. L'inauguration du pont à péage de Bougival à Croissy eut lieu le 7 novembre 1858. Démoli en septembre 1870, remis en circulation en avril 1872, il fut démoli de nouveau le 13 juin 1940. Réparé, devenu vétuste, il sera remplacé en 1967 par le pont actuel⁽¹⁾ construit en aval. L'île de Bougival, en amont du pont, se dénommait île de la Chaussée, en aval île Gautier ou île Ste-Hélène pour certains.



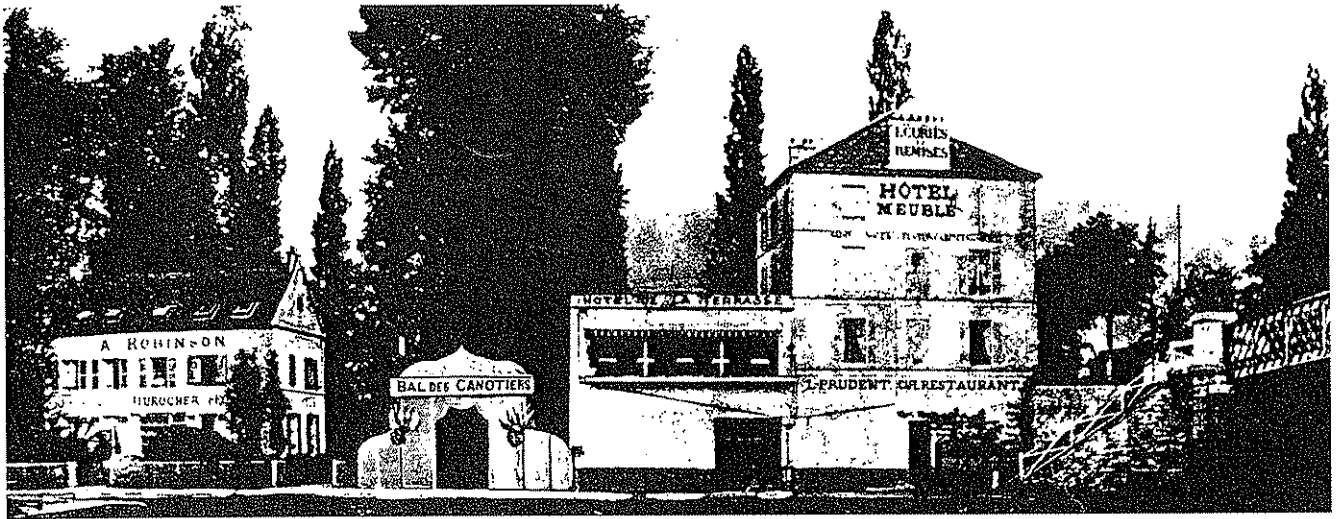


Photo M. Duchemin déposée au musée de Gacé - Orne

Le Premier Bal

LA création du Bal des Canotiers demeure encore pour nous une énigme et semble difficile à cerner. Avant la guerre de 1870 ? Probablement. Plusieurs indices sont en faveur de cette hypothèse.

Sur la photographie reproduite en tête, nous voyons une petite construction portant bien en évidence "Bal des Canotiers". Il est facile de voir que ce bal et les deux restaurants qui l'encadrent sont en aval du pont routier de 1858. Derrière la façade en bois ou en treillis, le bal avait certainement une grande partie en plein air.

Le cliché daterait de 1864-1866 d'après son propriétaire descendant de la famille Durocher qui exploitait le restaurant "À Robinson" que l'on voit sur la gauche.

Un autre élément essentiel est donné par Edmond Renoir, journaliste, frère du peintre, dans une série d'articles titrés "Un tour aux environs de Paris" publiés à l'automne 1883 dans *La Vie Moderne*.



Dessin de Crafty - 1869

L'auteur y décrit les bords de la Seine de Bezons à St-Germain. Dans le texte encadré, de précieux souvenirs sont donnés : le nom du maître des lieux, "l'inénarrable Markowsky"⁽²⁾, la faune qui fréquentait le bal avant la guerre de 1870, "les titrés de l'empire", le genre de plaisanterie qui amusait la galerie.

Markowsky n'était sans doute pas le propriétaire du bal, mais un maître de ballet, un animateur ; il officiait, dit le texte, à la Grenouillère. Il laissera un souvenir impérissable dans la mémoire de ceux qui l'auront connu.

Un tour aux environs de Paris (extrait)

« Il y a quelque quinze ans que je fus à Bougival pour la première fois. [...] Quand je découvris Bougival, la vie joyeuse battait son plein. C'était sur le coup de 1868 ou 1869. Tout ce qui était peu ou prou fils de titrés de l'empire y faisait grand tapage, s'assourdissant pour ainsi dire avant le branle-bas.

La guerre vint et l'on crut bien que c'en était fait des sons joyeux qui avaient seuls, jusque là, répercuté les échos de la Grenouillère et du Bal des Canotiers.

Markowsky, le célèbre, l'illustre, l'inénarrable Markowsky, se devoua à cette "régénération" et prêta les ressources de son génie, tantôt au Bal des Canotiers, tantôt au radeau de la Grenouillère. Quel temps ! Et quels types ! Par à-coups, quand venait juin ou juillet, le grand homme se manifestait, des affiches abracadabrantes conviaient le high-? à des fêtes s'annonçant comme devant effacer le souvenir des folies sardanapalesques. À la vérité, quelques lanternes, plus ou moins éteintes, représentaient l'éclairage féérique ; un paquet de fusées, le brillant feu d'artifice ; une douzaine d'expulsées du casino d'Asnières ou d'ailleurs, les déesses de la beauté, et deux ou trois Valaques, l'élément "prince étranger" auquel l'impresario tenait par-dessus tout : eux seuls payaient à l'entrée ! Les autres hommes, canotiers et bruyants noceurs se conten-

taient de jeter, en pénétrant dans le sanctuaire, un : « Bonsoir, mon vieux Kowsky, tu vas bien ? », extrêmement flatteur au point de vue de la popularité du maître de céans, mais insuffisant au point de vue de la recette. Oh ! Ces trois Valaques, comme il les dorlotait ! Il avait pour eux des attentions de père, il les pilotait, les guidait dans le choix de leurs amours, les encourageait, les consolait et leur indiquait les nuances de tarifs aussi compliqués que ceux des compagnies de chemins de fer.

Un jour, il lui arriva une aventure terrible. Un prince de quelque chose en Ki ou en Ko s'était si pathétiquement épanché dans son sein qu'il avait résolu de mettre un baume sur des plaies qui ralentissaient vraiment trop la consommation des bocks et des grenadines. Voici quel était le cas : le prince s'était aperçu - probablement un peu tard - qu'il était absolument trompé par sa belle. Markowsky résolut de remonter le moral du prince. Ce qu'il lui fallait à ce jeune étranger, ce n'était plus de ces beautés faciles qui aiment le veau d'or d'un amour de mère..., non, il avait, lui, Markowsky, mieux que cela sous la main, une veuve, femme du vrai monde, prête à se laisser consoler. Le prince sauta sur la veuve et le bon Kowsky s'en alla à la découverte. Car, de même que l'on peut fabriquer le rat à trompe en transplantant sur le nez de cet animal une partie de l'appendice placé diamétralement à l'opposé, on peut, sacrifiant quelques rubans d'un ton trop criard et quelques expressions qui ne le sont pas moins, fabriquer une veuve du vrai monde, ... passable pour l'exportation.

Markowsky trouva son affaire, fit les recommandations indispensables et revint vers le prince ; la présentation allait avoir lieu.

La veuve avance, le prince lève le nez et devient vert : la veuve et son infidèle n'en faisaient qu'une !

Dieu ! Que le retour était amusant le dimanche soir. Ce n'étaient point les cochers qui se disputaient les clients, mais bien les clients qui se battaient pour grimper sur les deux ou trois voitures du chemin de fer américain. Des grappes humaines se pendaient après les véhicules branlants, les bêtes efflanquées, plus maigres que les chevaux morts des coricoli de Naples, pesaient sur les traits, tout le monde, même les voyageurs, surtout les voyageurs, poussaient derrière et si l'on ne déraillait pas plus de cinq ou six fois durant le trajet, on avait chance d'arriver avant le dernier train se dirigeant sur Paris. [...]

Edmond RENOIR
"La Vie Moderne" - 25 août 1883

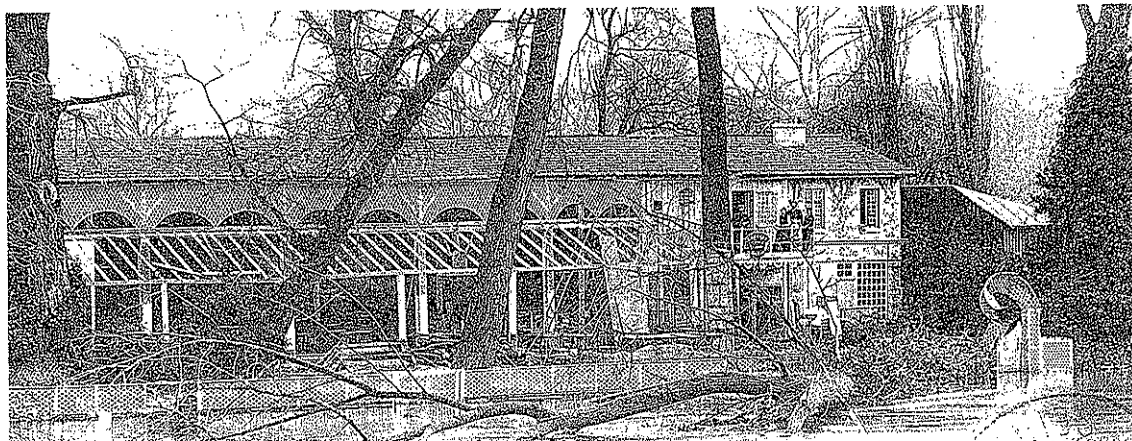
Le bal et son "impresario" survécurent-ils à la guerre de 1870 ? C'est possible, Edmond Renoir l'affirme, mais il a écrit son article plus de quatorze ans après ses premières visites à Bougival, ses souvenirs peuvent se mélanger. Il parle des exilées du casino d'Asnières qui sont des faits qui se situent en 1883.

Les événements de 1870 ont été douloureux à Bougival : occupation par les Prussiens, pillages, patriotes fusillés... Le public changea ; à la jeunesse dorée de l'empire succéda une population bourgeoise ou laborieuse recherchant en fin de semaine un dépaysement, la joie du grand air, le canotage et le bal en soirée.

Le Bal Tarbé-Poupin

LE 2 juin 1873, Monsieur le Maire de Bougival signa un traité accordant « à Louis Marie Eugène Tarbé des Sablons, propriétaire du chemin de fer américain, l'autorisation d'établir dans l'île de la Chaussée un Bal des Canotiers pendant l'espace de trois ans qui doivent (sic) expirer le 1^{er} novembre 1875, bal qui ne peut être ouvert qu'à partir du 1^{er} mai

jusqu'au 1^{er} novembre de chaque année et seulement les dimanches et fêtes. Cette autorisation a été donnée entre autre charge à celle par M. Tarbé de verser le 1^{er} août 1873 une somme de cinq cents francs, revenant pour 200 fr. au bureau de bienfaisance et pour 300 fr. à la commune qui doit les employer entièrement dans les frais annuels occasionnés par la fête du pays. [...] »



Le Bal des Canotiers en 1910
(Collection J.H.)

L'entrée du bal se situait à gauche face au pignon du bâtiment

Au mois d'août, le Conseil municipal et le Préfet approuvèrent ce traité, mais aucune remarque ou allusion ne fut faite sur un bal qui aurait pu exister auparavant dans l'île !

Arrêtons-nous un moment sur ce chemin de fer américain. Créé en 1854 pour assurer la liaison entre la gare du chemin de fer de Rueil, le centre de Rueil, Bougival et Marly (cf. Bulletin n°1), le matériel se composait de voitures à impériales hippomobiles roulant sur des rails en saillie au sol. L'infrastructure fatiguée, le manque d'entretien provoquaient des déraillements fréquents ; les horaires peu respectés donnaient lieu à de nombreuses réclamations. La municipalité écrivit à la préfecture : « L'état de la voie et celui de délabrement dans lequel se trouvent les voitures présentent un véritable danger pour la vie des voyageurs »⁽³⁾. Depuis plus d'un an, Eugène Tarbé projetait de remplacer cet équipement obsolète par un nouveau "chemin de fer à traction de locomotive à vapeur". Des réunions d'étude du tracé avaient lieu avec les municipalités ; Tarbé se faisait assister par un monsieur Poupin, présenté comme son ingénieur. La mise en service de la traction à vapeur se situe vers 1883-1884.

Le "traité" de juin 1873 n'a pas précisé l'endroit où devait s'établir le bal. Heureusement, un acte notarié, dont nous reparlerons plus tard, nous donne de précieuses indications :

- Le bal situé dans l'île en amont du pont comprend :
- Un terrain d'environ 13 ares.
 - La salle de danse composée d'une vaste construction close de trois côtés par des planches en sapin fixées sur des traverses dont les extrémités reposent sur les poteaux soutenant les fermes de la charpente, le tout recouvert de tuiles mécaniques à deux versants avec une marquise en bois recouverte de toiles à bâches.
 - L'habitation composée du logement contigu à la salle de bal de même construction et hauteur ; au rez-de-chaussée, cinq pièces ; au premier étage, trois pièces et un petit grenier. On accède au premier étage par un escalier établi en partie sur la propriété voisine.
 - À l'entrée se trouve un appentis servant de vestiaire, une guérite servant de guichet de contrôle et des cabinets d'aisance au fond, le tout de construction légère.

Dans les premières années d'existence, on ne parlait que du "bal Tarbé dit des Canotiers". Il est peu probable que ce bal et celui de Markowsky fonctionnent simultanément. Si l'on ajoute foi à l'article de E. Renoir, on peut imaginer l'hypothèse que Markowsky assura l'ouverture réelle du bal de ce dernier. Qui va gérer ce bal et en assurer l'exploitation ? Eugène Tarbé, le propriétaire, très occupé à ses affaires dans la capitale, ou plutôt son ingénieur Poupin, qui va prendre peu à peu de l'importance.

Au cours de la belle saison, la commune de Bougival célébrait tous les ans une grande fête qui attirait un vaste public, population locale régionale et parisienne. La fête durait deux semaines. Le traité du bal se reconduira tacitement, la redevance sera augmentée.

Le décompte de la fête de 1876 est intéressant à consulter (v. ill.). Dans les recettes, on lit "le bal Tarbé dit des Canotiers" verse 1 000 fr. plus un don de 200 fr., soit presque le tiers des recettes. Les dépenses donnent une liste des attractions proposées au public : régates par la Société du Rowing Club, course aux canards, tombola, joutes à la lance, concours de tir, fête vénitienne et deux feux d'artifice (un pour chacun des deux dimanches). En outre, un bal public avait lieu sous une tente installée sur la place de Bougival.

Extrait des Comptes
Chapitre des Recettes

1 ^o Sous-croquis pour recueillir des habitants, industriels et commerçants de Bougival	853,50
2 ^o Participation du bal barbi, dit des Canotiers	1 000,00
3 ^o Id de M. Barbi, pour le 3 ^e dimanche	200,00
4 ^o Id de la Compagnie des Chemins de fer de l'État	200,00
5 ^o Location de l'emplacement du bal Chatou	100,00
6 ^o Id des emplacements occupés par les marchands	788,10
Total brut des Recettes	3 141,60
Prélèvement de 10 p 100 sur le 1 ^{er} de bienfaisance	314,16
à déduire pour être affecté aux dépenses de la fête	314,16
Chapitre des Dépenses	
1 ^o Subvention à la Société des Régates	400,00
2 ^o Achat de 10 canards jetés aux canards	25,00
3 ^o Id de lots pour la Tombola	201,00
4 ^o Priz en argent pour la Fête à la lance et avenue	
Frais pour le même objet	250,00
5 ^o Achat de prix en orfèvrerie pour lots des dames pour un	100,00
6 ^o Frais de cible, de coup de bois, l'achat d'un faucon de	
vingt nets pour la joute sur l'eau	66,00
7 ^o Priz en argent de la Fête vénitienne de la course	
au tir au canot, frais divers et gratifications	298,00
8 ^o Achat de médailles à la municipalité vénitienne	77,00
9 ^o Pour deux feux d'artifice et illuminations	120,00
10 ^o — Pour de Bougival et de la Fête vénitienne	50,00
11 ^o — Réparations aux lances	10,00
12 ^o — Lanternes vénitienne et Bougival	27,60
13 ^o — Permission diverses	5,00
14 ^o — Matériel musical et de féerie	150,00
Total des Dépenses	3 127,00

Au cours de cette même année, la municipalité approuva le projet d'établir un "tramway à traction de chevaux" entre Bougival et la gare de Chatou. Le service fonctionna vers 1877. Il ne s'agissait que de grosses voitures attelées à plusieurs chevaux.

En partant de Bougival, on prenait le pont et on traversait le village de Croissy pour arriver à la gare de Chatou.

Un compte-rendu précisa que ce service « abrège, pour se rendre à Paris, la distance de deux kilomètres en diminuant de vingt à quinze minutes la durée du voyage, mais le péage du pont de Bougival nuit à la prospérité de cette entreprise ». Ceci ne sera pas du

goût de Tarbé qui verra là une concurrence à son chemin de fer à vapeur, d'autant plus que l'hiver la municipalité versera une subvention de 400 fr. à l'entrepreneur de l'omnibus à chevaux ! Un peu plus tard, Tarbé décidera de ne plus faire de don pour la fête du pays.

Poste aux Chevaux de Saint-Germain

CHOURLAY ET DOMÈRE

Marchand de Chevaux

66, Rue de Paris — SAINT-GERMAIN EN LAYE — Rue de Paris, 66

Voitures de grande remise pour mariages, cérémonies, etc.
Landaus, calèches, victorias, coupés, breacons de 8 à 35 places.
Omnibus de toutes grandeurs.
Attelages en poste montés ou en guides à 2 et 4 chevaux.
Ordinaires à la semaine, au mois et à l'année.

HERBAGE DE L'ILE DE BOUGIVAL — CHEVAUX EN PENSION

(Journal de St-Germain-en-Laye - 1884)

En 1878, trois personnages prestigieux vinrent honorer de leur présence le Bal des Canotiers. À l'entrée de Bougival, la belle "Villa les Frènes" était la propriété de la célèbre cantatrice et compositeur Pauline Viardot, née Garcia. Un soir, Paul Viardot (1857-1941) violoniste virtuose, fils de Pauline, recevait, à la villa, Nicolas Rubinstein, pianiste compositeur, qui était lui-même accompagné du Grand-Duc Alexis (1850-1908), dit "l'Américain", fils du Tsar Alexandre II.

Pierrette Viardot, belle-fille de Paul, raconte dans ses souvenirs :

« Paul conduisit ces messieurs au Bal des Canotiers en bas de la propriété, au bord de la Seine, où la plus grande simplicité était de mise évidemment ! Toutes les jolies petites femmes s'y donnaient rendez-vous et aimaient à tourbillonner dans les bras de joyeux amateurs de canotage. Assis à l'écart, Rubinstein et l'Altesse impériale prenaient grand plaisir à contempler les ébats de cette exubérante jeunesse qui fut bien surprise lorsque le champagne fut versé à flots sans que personne ne pût savoir d'où provenait cette providentielle source de Moët & Chandon »⁽⁶⁾.

Début 1879, la presse fit état du décès de Eugène Tarbé des Sablons. Cette disparition entraîna de nombreux problèmes juridiques et financiers, sa veuve détenant une part importante d'actions de la Cie des Tramways de Rueil à Marly⁽⁶⁾. Son frère Edmond prit la place du défunt et constituera plus tard la Cie des tramways à vapeur de Paris à St-Germain-en-Laye (via Bougival).

Au Bal des Canotiers, du fait de la disparition du fondateur, Poupin devint le directeur en titre et probablement le propriétaire. Il trouva que le versement, en une seule fois, de la redevance forfaitaire de 1 200 fr. était trop contraignant ; il proposa à la commune de verser cette somme par douzième à raison de cent francs, pour chacun des douze premiers dimanches du bal et s'engagea à mettre son établissement à la disposition de la municipalité pour y donner un bal au profit du Bureau de bienfaisance, le premier dimanche de septembre, ce qui fut accepté⁽⁷⁾.

Le Bal commença la saison le 13 juin. Le journal⁽⁸⁾ écrivit : « Poupin, son heureux propriétaire, est dans tous ses états afin d'offrir à ses nombreux visiteurs une salle parfaitement aménagée. Martin, son chef d'orchestre, fait des courses effrénées pour réunir autour de lui une pléiade de musiciens dignes de faire danser les plus endurcis ».

JOURNAL DE ST-GERMAIN - 5 août 1881

BOUGIVAL

C'est la fête, à Bougival, et quand il y a fête à Bougival, il y a du mouvement et du bruit et de la musique enragée qui vous écorche les oreilles.

La Seine est sillonnée de barques de toutes formes et de toutes dimensions dont les passagers bruyants crient, chantent, s'interpellent dans un langage un tant soit peu épicé, et qui ne permet pas d'oublier que la Grenouillère est voisine.

Mais ce que vous trouverez rarement dans les fêtes des localités voisines, c'est l'animation que provoquent les jeunes gens et les demi-mondaines, habitués du Bal des Canotiers, qui se répandent par moments parmi les paisibles populations du pays et font à l'étalage des marchands forains des brèches considérables que quelques pièces d'or suffisent à combler.

L'invasion de Bougival par une partie de la grande bicherie parisienne lui donne un cachet tout particulier et laisse de copieuses offrandes entre les mains des industriels.

En commençant la saison à mi-juin, il y avait trois dimanches dans le mois, neuf sur juillet et août, soit douze au total. L'aménagement du traité permettait plus de souplesse, car si le bal ouvrait la saison plus tard, il n'y avait que onze ou dix bals.

Le public, les canotiers, les peintres avaient le choix de déambuler entre Chatou, la Grenouillère et Bougival.



La Vie Parisienne - 1879
(Collection J.H.)

Au bal des canotiers. - Couronnement d'une jeune fille bien remplie. Quadrilles exécutés par l'équipe de la population méritime. Les dames ont à l'air sur leurs chapeaux des petits ballons rouges qui, de temps en temps, font explosion au milieu d'une figure.

En juillet 1882, grande effervescence : la presse locale annonça que l'ancien directeur des Bouffes du Nord, M. Bourdeille, voulait créer des casinos un peu partout dans la région, à Montesson, Chatou, Bougival, Rueil...

JOURNAL DE ST-GERMAIN - 28 juillet 1882

RÉPUBLIQUE ET CASINOS

Aimez-vous les casinos ? On est en train d'en mettre partout. C'est le produit le plus utile que nous ait donné la République. Le peuple romain à l'époque de sa décadence demandait à ses empereurs du pain et les jeux de cirque, nous, plus raffinés, nous nous contentons de la deuxième partie du programme. [...]

Après Chatou, c'est Bougival qui, ne trouvant pas son Bal des Canotiers suffisant pour satisfaire au goût de la danse si éminemment développé chez ses habitants, rêve aussi d'avoir un casino au Val d'Anglas. Pas dégoûtés, MM. les Bougivalais de choisir une des plus jolies propriétés de la contrée aujourd'hui morcelée par un vicomte républicain, pour y établir une maison de plaisirs. [...]

BOUGIVAL

De par la volonté de notre habile administration municipale, Bougival va posséder un casino.

Il paraît que c'est une niche qu'on veut faire aux commerçants de la Chaussée. Mais la Chaussée, direz-vous, c'est la moitié de Bougival. Justement, c'est cette moitié qui lit le *Journal de Saint-Germain*, qui s'accroche à la *Lanterne* du docteur, c'est pourquoi on veut ruiner son commerce par l'établissement d'un casino qui réunira : bal, concert, jeux, restaurant et cercle, à l'instar de Paris, où l'on dîne pour rien, mais où l'on gaspille sa fortune et même celle des autres.

Il est trois portes à cet antre :
L'espoir, l'infamie et la mort.
C'est par la première qu'on entre
Et par les deux autres qu'on sort.

En effet, le maire de Bougival reçut une lettre demandant « l'autorisation d'ouvrir au Val d'Anglas un "casino-cercle" comprenant salle de spectacle, de bal, kermesse de jeux ouverts au public et d'y adjoindre en outre un cercle pour les membres reçus et accrédités⁽⁹⁾ ».

Après examen, le conseil municipal qui voyait là une source nouvelle de recettes, émit l'avis « qu'il y a lieu d'autoriser M. Bourdeille aux conditions de construire une salle pouvant contenir cinq cents personnes, qu'il mettra gratuitement à la disposition de la commune pour la distribution des prix, conférences et fêtes. En outre, M. Bourdeille devra payer [...] en sus des droits des pauvres, un droit de cinq pour cent sur les bénéfices résultant des entrées du casino et une remise sur les cotisations des membres du cercle⁽⁹⁾ » (les salles de jeux de hasard ne devaient être ouvertes que pour les membres du club ayant acquitté une cotisation).

Le journal local à tendance libérale s'insurgea contre ces projets (voir extraits en encadré), ainsi que sur l'emplacement du Val d'Anglas, « une des plus jolies propriétés de la contrée ». En fait, l'affaire ne se fit pas à cet endroit, ce qui retarda la création du casino.

Les années passaient avec le même succès, les fêtes d'été attiraient une foule variée. Des affiches étaient éditées annonçant le jour de la réouverture du bal.

Ces années sont peut-être parmi les plus belles. C'est en 1883 que Renoir signa sa toile "Le Bal des Canotiers", nous en parlerons *in fine*. C'est aussi à

LA VIE MODERNE - N°35 - 1^{er} septembre 1883

La grande route devient alors commune aux voitures particulières et au tramway à vapeur. Nous allons suivre le parcours de ce chemin de fer minuscule.

De la gare de Rueil, on domine un casino nouvellement construit et son jardin qui en est encore à promettre de l'ombrage. La petite machine se met en route et passe à travers champs pour gagner Rueil-ville. [...]

Les wagonnets ont tourné pour s'engager sur la route à l'abri d'une magnifique rangée d'ormeaux séculaires. Maintenant jusqu'au bout du village, les coquettes villas, les jardins se succèdent sans interruption, faisant seulement place à des habitations plus somptueuses, à des parcs plus grandioses. [...]

Par une sorte de convention tacite, par un arrangement voulu et non voulu des choses, Bougival est la campagne sans l'être ; il en a, il en offre tous les avantages et ne fait perdre aucun de ceux de la ville, j'entends au point de vue artistique et intellectuel.

Bougival est avec Montmartre et ses artistes, "Ménilmontant" et sa crapule, un des trois endroits où se refait (!) la langue. "Se tirer des choux", dernière façon de dire qu'on s'en va, vient du XX^{ème} arrondissement, tandis que c'est "très en plume", pour indiquer une chose qui est très bien, a certainement été fabriqué au Bal des Canotiers ou pas bien loin. Seulement, il faut bien être convaincu que même dans ses excentricités, dans ses folies, l'indigène de ces bords de la Seine gardera la marque de sa race, les cols les plus cassés, les pantalons les plus évasés, les jaquettes les plus étroites seront toujours portés par l'aristocratie du monde où l'on s'amuse ; et même dans les plus forts "boucans", les soirs de bal pendant la fête, après les régates, on n'aura pas à s'indigner des mots et des gestes, étant donné qu'on est où on est, et que les bouchons ont beaucoup sauté. La raison de cette sorte de réserve dans la licence vient de la composition relativement supérieure de l'endroit. Les prix élevés des cabarets, la tenue générale, les habitudes de dépense éloignent beaucoup de bons vivants, pour qui le petit bleu a encore des charmes. Une journée à Bougival représente une centaine de francs de dépenses, et dame ! cela n'est pas à la portée de tout le monde. C'est donc à la Bourse, dans le haut commerce, parmi les habitués des cercles, partout où l'argent se gagne facilement que se recrute la clientèle qui nous occupe. De là un certain quant à soi qui ne nuit pas à la gaieté universelle, mais la maintient dans des limites qu'on franchit vite ailleurs. On veut bien être sans façon, mais pas sans gêne.

Le personnel féminin est pour beaucoup dans ce résultat. Il n'est pas une de ces jolies évaporées qui n'ait au moins voiture au mois et une toilette de haut style. Elles viennent au cabaret et au bal pour s'amuser, cela fait partie d'un roulement avec le cirque à des jours déterminés et les premières représentations en d'autres temps. Elles ne sont en quête de rien, si ce n'est de rires, ni de personne, si ce n'est de quelqu'un du cénacle dont elles font partie, pour jaboter autour de bocks trop chauds qu'on ne boit pas.

Edmond RENOIR

l'automne que son frère Edmond publia ses articles sur les environs de Paris, dont nous avons déjà cité un extrait.

En voici un autre du journal local décrivant bien l'actualité du moment : « *Les habitants de Bougival ont pu voir jeudi dernier une nouvelle Amphitrite se promenant au sein des flots, ayant pour tous vêtements un caleçon d'homme. Aussi la Chaussée était couverte de monde pour voir cette baigneuse en costume léger qui n'avait pas du tout l'air offusquée de voir tous les regards fixés sur elle...* »

La fête a été gratifiée d'un brillant feu d'artifice tiré sur la Seine. C'était M. Menier, le chocolatier, qui inaugurerait la prise de possession d'un beau bateau à vapeur devenu depuis peu sa propriété par suite d'une heureuse chance au jeu, disait-on dans le public. M. Menier est aussi député, mais il est moins connu en cette qualité que comme chocolatier. Tout le monde s'est amusé aux réclames de cet industriel, dont les produits sont devenus célèbres par ce que disent les catalogues : "Le chocolat Menier blanchit, mais il ne moisit pas"⁽¹⁰⁾ ».

En mars 1884, on apprend que le casino se construisait sur les terrains de M. Gédéon Guérard dans l'île Sainte-Hélène (sic). Le principal corps de logis serait le pavillon qui, à l'exposition internationale de 1878, servait à la brasserie Grüber. On dit en outre qu'on dépenserait une certaine de mille francs en aménagement intérieur !⁽¹¹⁾

Le terrain de Guérard était situé en aval du pont sur l'île dite Gautier, au bord de l'ancien chemin du bac, où était construit l'hôtel des Marronniers.

JOURNAL DE ST-GERMAIN - 4 juin 1884

Vendredi, Bougival a eu la visite du prince de Galles. Il est arrivé sur le bateau à vapeur de M. Gordon-Bennett, le richissime Américain ; M. Gordon-Bennett tenait lui-même le gouvernail.

L'héritier du trône d'Angleterre est reparti dans le mail-coach de son hôte. M. Gordon-Bennett conduisait lui-même ayant à côté de lui S.A.R. la princesse de Galles, croyons-nous, récemment arrivée de Biarritz.

28 mai 1884 - BOUGIVAL

Il paraît que décidément Bougival va se vouer comme Paphos au culte de Vénus. L'île deviendra une nouvelle Cythère. Comme à Cythère, les Vénus contemporaines viendront, en traversant les flots non sur une conque de nacre, comme la mère des amours, mais sur de gentils batelets en bois, bien travaillés et enguirlandés de verdure et de fleurs. La Grèce antique va, en effet, revivre parmi nous, avec tous ces temples voués au culte de la déesse qui sortit un jour de l'écume de l'onde. Déjà le Bal des Canotiers prépare ses flonflons, on remet une couche de peinture ou de vernis sur ses boiseries qui en ont grand besoin. Cette année, il y aura une lutte acharnée entre cet établissement et le nouveau casino qui va tâcher d'ouvrir ses portes en même temps, dans l'île Hélène. Les travaux sont poussés avec activité entre autres choses, on a aménagé un passage aux voitures qui pourront venir déposer les clients à l'établissement sur un point et les reprendre à un autre, sans que les prêtresses de Vénus aient à fouler les sables du rivage.

La construction de ce casino présageant de créer une concurrence au bal, amena aussitôt Poupin à demander une réduction de sa redevance de 100 fr. par bal. Elle fut repoussée. Le conseil municipal, constatant que le casino n'ayant pas été construit à l'endroit indiqué émit l'avis que les conditions fixées antérieurement seraient imposées à Bourdeille.

Un seul conseiller, M. Pierre Roche, s'opposa à ces décisions et fit remarquer que la concurrence pourrait amener la ruine de ces établissements⁽¹²⁾. Pierre Roche était le patron d'un important et réputé hôtel-restaurant de Bougival, dont nous reparlerons plus loin.

L'ouverture du casino eut lieu le 21 juin 1884⁽¹³⁾.

« *Pour son ouverture, le casino se paye une grande opérette inédite en trois actes et quatre tableaux, avec costumes dessinés par Bianchini et exécutés par Marest, trois décors de Rouby et Michelot.* »

Il y a là de quoi faire courir tout Paris à Bougival, sans compter les indigènes du pays et des environs qui voudront profiter de l'occasion qu'ils n'ont peut-être jamais eue de voir jouer une première. [...]

Le même jour, le cercle de la presse vint envahir Bougival : le soir, le dîner eut lieu chez Roche à raison de 12 francs par tête, y compris le vin ordinaire, mais non compris le vin d'extra.

Après dîner, grand bal à l'établissement du Bal des Canotiers qui va être décoré et orné pour la circonstance.

Un train spécial, commandé pour deux heures du matin... ramènera à Paris cette foule nombreuse ».



Dessin de Robida
"La grande mascarade parisienne"

Cette année 1884 fut faste, grâce au temps particulièrement beau et chaud.

« *Grande animation les dimanches. Le Bal des Canotiers d'un côté, le casino de l'autre s'arrachent les derniers Parisiens qui, par ces temps de "choléra" n'ont pu se soustraire à leurs occupations... Malgré la concurrence, on dit qu'il y a du monde partout ».*

Le dimanche 3 août, « *Quelle cobue, mes enfants ! On ne marchait pas, on était porté. Bougival ne perd rien de sa renommée. Le Bal des Canotiers, le Casino, la fête de la Chaussée, les deux bals champêtres de la* »

localité regorgeaient de monde.

Le feu d'artifice tiré le soir comportait un témoignage de reconnaissance envers Odilon Barrot, décédé à Bougival, auquel il a fait un legs de 50 000 fr., destiné aux indigents et aux sœurs gardes-malades⁽¹⁴⁾ ».

Le 17 août, la distribution des prix eut lieu au Bal des Canotiers. Mais malgré ces succès, le bal n'ouvrit que onze dimanches.

Au printemps suivant (1885), les réclamations se firent plus vives. Poupin demanda à nouveau un dégrèvement de sa redevance. Au conseil municipal, Roche demanda que le casino paye une redevance annuelle de 5 000 fr., prélevée sur le jeu et de 1 200 fr. pour le bal et le théâtre.

Dans une autre séance du conseil, Roche s'éleva encore contre le casino qui selon lui « protège et favorise le jeu immoral et ruineux du baccara et souhaite que l'on prélevât sur ce jeu une somme en rapport avec les bénéfices... ».

Le maire répondit que l'entrepreneur du bal serait traité avec la plus grande indulgence... et que même la redevance de 100 fr. par bal serait modifiée s'il y avait lieu⁽¹⁵⁾.

Après discussion, il fut admis que « sans modifier le traité de juillet 1882, MM. André Pinguenet, propriétaire, et Bourdeille, directeur du casino, s'engageaient à verser au receveur municipal le lundi de chaque semaine à titre d'abonnement et subvention, la somme de 100 fr. spécialement affectée à la célébration de la fête communale. La somme sera due à partir du jour de l'ouverture du casino jusqu'à sa fermeture. En outre, le casino inaugurerait la saison 1885 par un bal donné au profit des indigents⁽¹⁵⁾ ».

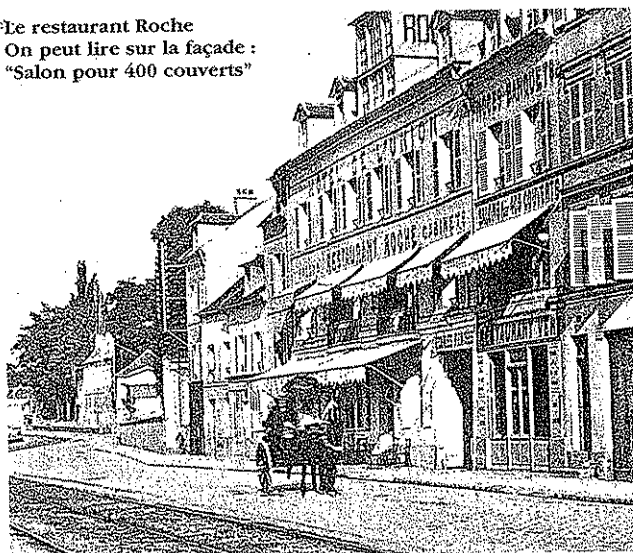
En juin, après quelques travaux, le casino fit l'ouverture de sa deuxième saison. Le chemin de halage qui conduisait à l'établissement « était éclairé par huit foyers électriques qui projetaient leurs lueurs sur le quai opposé. La première soirée fut donnée au profit des pauvres, mais les salles de jeux n'étaient pas ouvertes ».

Le Bal des Canotiers et le Casino édifièrent des affiches pour annoncer leurs spectacles et allécher le public.

Celles du bal semblent avoir été éditées chaque année. Elles annonçaient la date d'ouverture de la saison. Une des premières précise bien : « Toujours à droite du pont ! ». Le programme était simple « Bal tous les dimanches ». Six affiches sont connues. Plusieurs sont signées de Henri Gray (1858-1924), affichiste réputé ; il en dessina pour la Grenouillère (cf. Bulletin n°5) et les bals de Montmartre. Le graphisme met en valeur le canotage, l'éclairage de la façade.

Deux affiches du Casino sont également connues. La première, créée pour l'inauguration de 1884, annonce le titre de l'opérette inédite prévue « Malbrough » (coll. musée de l'Île-de-France, Sceaux). L'autre (v. ill.) annonce tout un programme : éclairage à la lumière électrique, la justification des casinos, « Distraction des Villes d'Eau », théâtre, bal concert, « Tous les soirs,

Le restaurant Roche
On peut lire sur la façade :
"Salon pour 400 couverts"



(Carte postale coll. J.H. - détail)

représentations, orchestre complet". Le graphisme qui se veut alléchant est assez tapageur !

L'orchestre du Casino était dirigé par Paul Cressonnois, ex chef du Grand Concert Parisien et du Théâtre des Nations. En juillet, deux opérettes à grand succès à l'époque furent jouées : « La Fille de Madame Angot » et « Le Petit Duc », toutes deux de Lecocq⁽¹⁶⁾.

L'examen des comptes des fêtes montre l'évolution qui se produisait et la concurrence entre les deux salles. Le Bal versa en 83 : 1 200 fr., en 84 : 1 100 fr., en 85 : 900 fr. ; alors que le Casino, au titre du théâtre et du bal, donna en 84 : 911 fr. et 1 700 fr. en 85.

L'année 1886 commença bien. Les travaux d'entretien préalables aux ouvertures s'activaient.

La société exploitant le bateau « Le Touriste », sur le trajet de Paris, Pont-Royal à St-Germain, organisa un banquet à l'escale de Bougival à l'occasion de la sortie de son nouveau navire, « La Ville de Rouen ». Ce fut Roche, « le cuisinier pour lequel l'art des Carême et des Trompette n'a pas de secret », qui servit le repas dans la salle du Bal des Canotiers⁽¹⁷⁾.

EXCURSIONS SUR LES BORDS DE LA SEINE
PAR LE BATEAU A VAPEUR
LE TOURISTE

Départ du Pont-Royal (quai d'Orsay,
rive gauche, derrière la frégate)
Tous les jours à dix heures 1/2 du matin.

PRIX DES PLACES :

1^{re} classe : billet simple, 3 fr. 50. —
Aller et retour, 6 fr.

2^{me} classe : billet simple, 2 fr. — Al-
ler et retour, 3 fr.

Les enfants de 5 à 10 ans payent
demi-place.

De Saint-Germain à Paris et
sur le parcours :

Prix unique, 1 fr. 50
CAFÉ-RESTAURANT A BORD

1^{re} classe : Services à la carte et à
prix fixe. Déjeuners, 6 fr., dîners, 7 fr.

2^e classe : services à la carte et à
prix fixe. Déjeuners, 4 fr., dîners, 5 fr.

ITINÉRAIRE DU TOURISTE

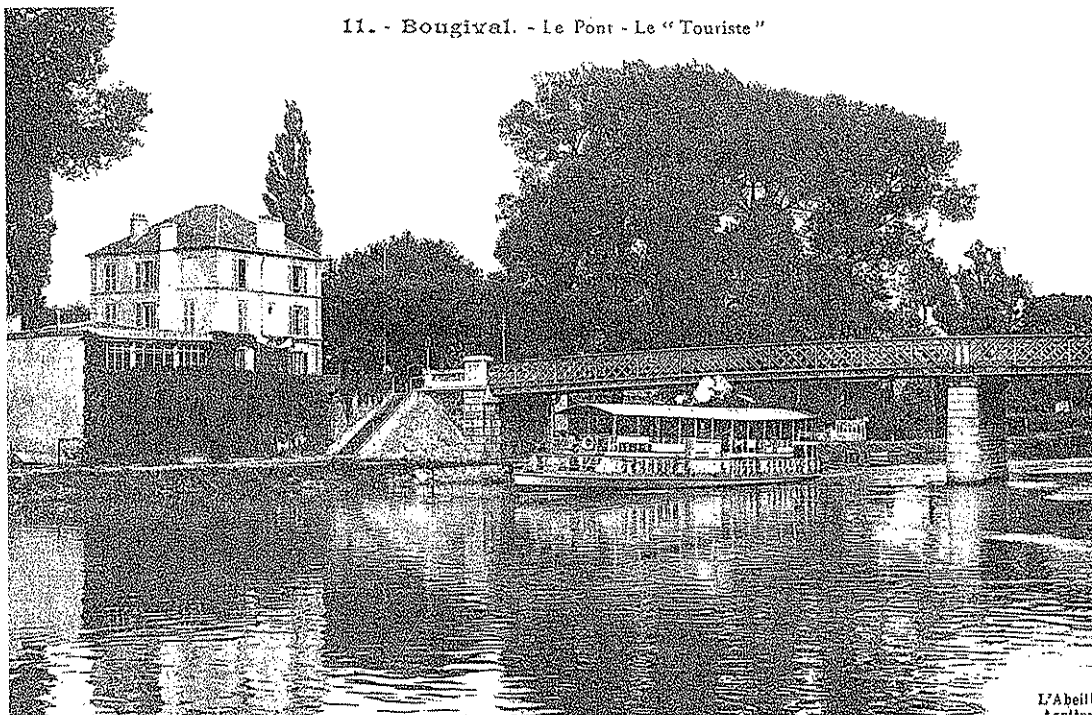
PARIS, Pont-Royal (départ), Point-du-
Jour, Billancourt, Meudon, Sèvres,
St-Cloud, Suresnes (escale), Puteaux,
Nouilly, Courbevoie, Asnières (es-
cale), Clichy, St-Ouen, St-Denis (es-
cale), Epinay, Argenteuil (escale),
Bezons, Chatou (escale), Bougival
(escale), Marly-le-Roi, LE PECQ,
St-Germain (arrivée).

Publicité extraite
du Journal de
St-Germain - Juin 1881

Le bateau
"Le Touriste"
devant l'hôtel
de la Terrasse devenu
"L'hostellerie
des Vélos"

11. - Bougival. - Le Pont - Le "Touriste"

Carte postale (coll. J.H.)



L'Abeille

Le Conseil municipal reconduisit le traité du Casino pour une année.

Le 20 mai, un accident terrible arriva à un petit remorqueur, "Le Tape-Dur", tirant deux péniches de sable à la sortie de l'écluse. La chaudière à vapeur explosa et projeta l'équipage de six hommes, et les morceaux de métal, de tous côtés. « MM. Gédéon Guérard de l'hôtel des Marronniers et Pinguelet, le directeur du Casino, furent parmi les premiers sauveteurs ». Deux hommes furent tués et deux grièvement blessés⁽¹⁸⁾.

Début juin, le Casino rouvrit ses portes pour sa troisième saison. « Grâce au goût artistique de M. Pinguelet, son habituel directeur, toutes les améliorations ont été apportées. L'établissement tout entier sera éclairé à la lumière électrique et la salle du bal sera certainement une des plus belles salles qu'on puisse voir à Paris et aux environs. [...] Tout Paris viendra cet été au Casino. Le Bal des Canotiers ouvrira aussi ses portes à son public et alors on pourra dire que la saison bat son plein... »⁽¹⁹⁾.

Hélas, début juillet, par ordre de la préfecture et de la police, la salle des jeux du Casino ferma. Puis, le 29 août, l'administration procéda à la fermeture complète de l'établissement.

Le même journal qui se faisait l'écho du scandale des jeux regretta la fermeture. « Lugete veneres cupidinesque ». Le Casino n'est plus ! Sa disparition est une grosse perte pour Bougival. N'a-t-on pas été un peu sévère pour le Casino ?⁽²⁰⁾ Le maire mit tout en œuvre pour obtenir la réouverture – sans succès – « de ce qui somme toute n'est qu'une maison de jeu »⁽²¹⁾. À la suite d'une polémique, le journal local publia une lettre d'un rédacteur du *Figaro Programme* dont voici la fin⁽²⁰⁾ :

« Mais il n'en reste pas moins avéré que le Casino de Bougival en donnant à jouer, malgré la circulaire de

M. Levaillant, est en contravention flagrante avec la loi. Que si M. Levaillant, en considération des grosses dépenses faites, a consenti à autoriser pour cette année seulement, le baccara et les petits chevaux, il doit certainement ignorer qu'à Bougival ce petit jeu est une véritable roulette où toutes les chances sont du côté du banquier, le jeu des petits chevaux étant établi avec les numéros, le pair et impair, les couleurs et le gladiateur au zéro pour la banque. »

Victor Tréholle



Dessin de Robida - "La grande mascarade parisienne"

La mesure de fermeture fut générale pour tous les établissements de la région. Le casino de Chatou resta ouvert de 1882 à mars 1883. Celui de Rueil ouvrit ses portes le 26 mai 1883 et les ferma en août. La salle de théâtre put rouvrir en 1884, mais avec de nombreux aléas. Une réouverture eut lieu en 1887 avec la "Mascotte" d'Audran. Des conférences y furent don-

nées, puis les terrains mis en vente, ainsi que les bâtiments.

En fait, il semble bien que, privés des recettes des jeux, les salles n'équilibraient pas leur budget avec les seuls spectacles qui n'attiraient que la population locale.

Pour le Bal, la saison fut médiocre, six ouvertures seulement, le Casino versa 1 300 fr. et M. Pinguet demanda de ne pas payer la redevance de 400 fr. pour les quatre semaines où le cercle fut fermé. La municipalité rejeta la demande au motif que le traité prévoyait la redevance par semaine d'ouverture du casino et non du cercle !

Le Casino resta clos. Pour en terminer avec cet établissement, citons quelques tentatives de reprise. En 1888, deux Parisiens, MM. Khan et Labat, membres de l'Association syndicale des journalistes, sollicitèrent l'ouverture d'un casino-cercle⁽²³⁾. Les conditions imposées par la Sûreté générale empêchèrent la reprise. En février 1890, une autre demande échoua également. Ironie du sort, la salle fut utilisée une fois pour la distribution des prix aux jeunes filles de l'école des sœurs ! La fin de l'histoire nous est contée par le journal :

« Dans la nuit du 29 janvier 1893, le Casino de Bougival situé dans l'île Hélène (sic) a été la proie des flammes. [...] On y donna des représentations théâtrales qui eurent beaucoup de succès et surtout on y jouait. [...] Puis vinrent les heures tristes, l'établissement fut fermé, vendu aux enchères [en 1888] et acquis par M. Gédéon Guérard, propriétaire de l'hôtel des Marronniers, qui lui est contigu. M. Gédéon n'en avait guère tiré parti : il y remisait quelques canots qui ont été entièrement consumés. Malheureusement, il avait loué une partie du local à un artiste peintre qui avait transporté là tout son attirail, ses tableaux, un, entre autres, qu'il préparait pour l'exposition prochaine, des armures de prix, etc. ; tout a brûlé et le malheureux est complètement ruiné... ».

Le peintre dont il s'agit est certainement Aimé Morot, gendre de Gérôme. Il avait fait construire la villa des Marronniers, sur un terrain proche de l'hôtel de Guérard⁽²⁴⁾.



Petite annonce dans "La Liberté de la Seine et Oise" - Juin 1894

Guérard avait sollicité l'autorisation de relancer un bal le jeudi et bal et concert le dimanche. Cette demande fut acceptée, mais resta sans suite.

Bien que la concurrence du Casino n'exista plus, le Bal des Canotiers poursuivit son activité avec plus ou moins de bonheur et de réussite suivant les années. Il

n'y avait pas de spectacles, seules les entrées et les consommations faisaient les recettes.

C'était toujours la fête communale qui attirait l'été la foule. Les attractions variaient peu : régates féminines, joutes - Fournaise vint en organiser -, concours divers, courses de canards, plongeurs à cheval, batailles de fleurs.



Les dames des périssoles.

Dessin de Robida - "La grande mascarade parisienne"

Poupin prêta sa salle en septembre 1877 pour tenir la première exposition de la Société d'Horticulture qui eut un grand succès. Le ministre de l'Agriculture vint honorer de sa présence l'inauguration, organisée par J.E. Couturier, pépiniériste et ex maire⁽²⁵⁾.

En 1888, un entrepreneur demanda l'autorisation de créer dans l'île une "station balnéaire" comprenant bains froids, piscine, douches, attractions, bal. L'affaire resta sans suite malgré un avis favorable de la mairie.

À partir de ces années, Poupin ne cessa de réclamer la diminution de sa redevance : en 1888, en raison du



Collection J.H.

Le Courrier Français 30/06/1889 (Dessin de Lu)

mauvais temps, l'année suivante après bien des atermoiements, la redevance s'abaissa à 600 fr. et, en 1890, à 400 fr., soit 40 fr. par bal, mais sans que Poupin accepte de garantir le nombre de bals.

Dans la presse, un commentateur écrivit au sujet du bal :

« *Ce divertissement qui autrefois menait à Bougival toute la haute bicherie paraît tout à fait passé de mode. [...] La salle où il a lieu n'est pas très élégante... [...] Elle mérite d'être conservée, car elle sert encore [...] pour la distribution des prix, l'exposition d'horticulture. [...]* »

Et l'auteur ajoute que « *le centre de Bougival était très animé et la vaste tente Ratheau [du bal public] était constamment pleine. Cela prouve que la jeunesse aime toujours la danse, mais qu'elle préfère un établissement où on peut mener les jeunes filles à ceux plus bruyants qui recrutent leurs principaux clients dans la partie du monde parisien où l'on s'amuse moins ingénument. On regrette l'époque des bals Markowsky⁽²⁶⁾.* »

N'oublions pas que 1889 vit l'incendie de la Grenouillère et sa transformation complète au prin-

temps suivant. La clientèle changea du tout au tout. Une grande partie des canotiers disparut (cf. Bulletin n°5).

Cependant, l'ouverture de la nouvelle ligne de tramway de Paris à St-Germain, en mai 1890, devait faciliter la venue des Parisiens sur les rives de la Seine. Le train partait de l'Etoile, changement de voitures au pont de Neuilly, puis suivait la route par Nanterre, Rueil, Bougival... En 1892, pour la fête des fleurs à Bougival, le tramway transporta 16 837 voyageurs, contre 14 173 l'année précédente^(26b).

En 1893, Poupin renouvela ses demandes de réduction de la redevance. Il proposa 15 fr. par bal sans garantir leur nombre. La municipalité lui proposa de remplacer le forfait par une redevance de 10 % sur la recette. Poupin refusa net en précisant qu'il préférerait ne pas ouvrir. Finalement, après une longue délibération, le Conseil l'autorisa à ouvrir sans aucune conditions !⁽²⁷⁾

Enfin débarrassé de toute contrainte, il était libre. Après vingt ans d'exploitation, peut-être fatigué, cette liberté lui permit de vendre son établissement !

Le Bal Roche-Jager

SURPRISE, le nouveau propriétaire devint Pierre Roche, cité plusieurs fois. Il en informa la mairie en mars 1894 en demandant à être fixé sur les exigences de la commune. Le conseil décida « *qu'en raison de la situation précaire de cette industrie, le droit sera réclamé seulement pour le principe et sera fixé à un franc par bal* »⁽²⁸⁾.

Pierre Roche était le propriétaire du grand hôtel-restaurant de "L'Union" situé 23 quai Sganziin (de nos jours, quai G. Clemenceau) en amont du pont (la maison existe encore). Ce restaurant était réputé à plusieurs titres : par la qualité de sa cuisine et sa grande salle de restaurant où de nombreuses sociétés donnaient des banquets. Un groupe théâtral de Bougival, "Les Cris-Cris" y donnèrent des fêtes en soirée.

Roche, né en 1841, était le successeur d'une lignée de restaurateurs qui firent la renommée de la maison : Antoine Barthélémy Souvent, pêcheur-restaurateur vers 1861, puis sa fille Marie Antoinette, épouse de Gilbert Roucher, connu sous le nom de Gilbert Souvent, vers 1872/1876, enfin Alphonse Gérin, qui laissa la place à Roche en 1879. Ce dernier devint le légataire universel de la veuve Gilbert Roucher.

L'hôtel de "L'Union" était fameux pour une autre raison. Il renfermait un véritable musée de peinture de grands maîtres tels que Corot, Daubigny, Français, Diaz. La rédaction du journal nous le fait visiter. Suivons le guide... (voir encadré p. 16).

On aimait bien les peintres chez Roche. Il exposa en novembre 1886 une grande toile de Louis Dumoulin⁽³⁰⁾.

Bougival (extrait)

« *Depuis quelques jours, un véritable pèlerinage d'artistes se rend à Bougival. On vient, en procession, admirer une œuvre vraiment remarquable d'un artiste déjà connu par ses succès au Salon. "Le tramway de six heures de Bougival", c'est le sujet de cette vue d'un réalisme saisissant.*

La brume bleuâtre des vapeurs de la Seine estompé doucement les coteaux de Marly, tandis que, au premier plan, un rayon d'adieu du soleil couchant jette sa note dorée sur les maisons du quai. Dans les premières ombres du crépuscule, la lueur de la lanterne du tramway ouvre son œil jaune, et chaudement baignées par les lueurs de l'astre à son déclin, les robes aux teintes vives des promeneuses plaquent leurs taches éclatantes sur l'ensemble du paysage, assombri par les premiers voiles de la nuit tombante. »

On a vu que notre restaurateur eut l'occasion de réagir au Conseil municipal - il y siégea de 1888 à 1900 -. Il fit construire dans le perré de la berge de la Seine au droit de son établissement un débarcadère en bois de 36 m de long et 0,50 m de large, supporté par des consoles en fer⁽³¹⁾. Cela lui permettait d'accueillir des canotiers et la clientèle des bateaux de plaisance.

BOUGIVAL

Corot, Daubigny, Diaz et Français à Bougival (1830-1850)

Bougival ne retient pas seulement le touriste par le charme et le pittoresque de ses paysages si gais, si vivants, qui résumement, sur les bords de la Seine comme sur ses coteaux, toute la grâce de l'Isle de France ; le poète, l'historien, le journaliste, en quête d'anecdotes, peuvent y rêver, s'y documenter, ou trouver là un bout de chronique intéressante.

En cette dernière qualité, arrêtons-nous ici, comme dans Le Châlet, et, si vous le voulez bien, suivez moi chez M. Roche à l'Hôtel de l'Union (réclame !).

En entrant, nous croyons traverser un petit Pavillon du Château de la Du Barry, à Louveciennes : beaucoup de choses ici rappellent, en effet, la gracieuse favorite de Louis XV.

Nous montons un petit escalier un peu raide, décoré de paysages ultra-fantaisistes, et, conduits par notre hôte, nous nous arrêtons devant la porte d'un atelier de peintre, après avoir traversé plusieurs précipices dangereux et deux terribles chutes d'eau... peints d'étage en étage.

« Voici où travaillèrent longtemps ensemble, nous dit M. Roche, les maîtres Corot, Daubigny et Français. »

Un coup d'œil dans cette pièce claire me révèle la présence d'une bonne demi-douzaine de toiles, que je flairais devoir être des plus intéressantes.

Je ne me trompais pas. Oyez plutôt.

*
* *

Voici d'abord "Le Pavillon de la Du Barry à Louveciennes", peint par Corot. Le pavillon est situé sur une belle terrasse plantée d'arbres ombrageux ; aux murailles grimpent des églantiers, des rosiers et des chèvrefeuilles. Au second plan du tableau, une eau claire jaillit d'une fontaine que l'on aperçoit dans la fraîcheur d'une voûte. Le ciel est d'un bleu profond, lumineux, intense. [...]

— Tiens ! Un Decamps ! Eh bien, non, c'est un Corot : "Les Chevaux de halage à l'ancienne Ecluse de Bougival". Deux par deux, les chevaux rentrent harassés. Conducteurs et bêtes se silhouettent sur un mélancolique coucher de soleil. La berge est grasse, nue. Au fond, dans la brume du soir, un homme, d'un geste las et triste, tourne la manivelle qui ferme la porte de l'écluse. [...]

"L'Aqueduc de Marly", paysage sévère d'aspect, presque classique ; quelques nuages s'y nuancent légèrement d'or et de rose au soleil couchant, tempèrent un peu la tristesse et la sévérité de cette toile, une des meilleures d'ici, selon nous.

"Le Puy-de-Dôme", fait en collaboration par Corot et Français. Ce paysage est raboteux, chaotique, sauvage et rude. Au fond, le Puy-de-Dôme, calme, brumeux, très froid, avec l'aspect d'une nuit. [...]

"Rives de la Seine". Voici un petit Daubigny qui est... très grand. Ce paysage, dans ses petites dimensions, suffit à contenir toute l'envergure du peintre du "Printemps". Ce sont la fraîcheur de ton et la hardiesse mêmes du Maître, dans les coups de brosse osés et si justes pourtant, dont ce paysage semble comme bâti.

*
* *

Voyons, maintenant, ces trois petites toiles ovales que voici retournées : on ne s'embête pas à Bougival ! Ce sont des Diaz ! Mais quels drôles de Diaz, des Diaz en goguette, peints un peu dans le goût du XVIII^{ème} s. [...]

Ces petites scènes, ces petits bonhommes, ces petites femmes sont largement peints. Tout cela spirituel, gracieux, très français, très juste d'ailleurs ; le procédé, voulu, amuse et retient l'œil dans "L'Escarpolette", si curieusement brossée, par exemple, et dans "Le Déjeuner sur l'herbe", où le

peintre est représenté si gaiement, le verre en main, entre deux grisettes au minois fripon.

Ses "Baigneuses à la Grenouillère" sont d'une grande harmonie de couleur, mais d'une originalité moindre comme exécution.

*
* *

Ces huit tableaux dormant là ont déjà fait grincer bien des plumes et couler beaucoup d'encre, à propos d'un procès, notamment, procès terminé tout à l'honneur de leur actuel propriétaire.

Quelques-uns aussi dénigrèrent ces toiles, qui furent faites sans prétention, en goguette, dans une salle d'auberge, ce qui, je veux le faire remarquer, contribue beaucoup à leur donner une grande liberté d'allure.

Mais voici qui est plus grave : on alla jusqu'à contester leur authenticité... après les avoir estimées à des prix fabuleux - prix majorés -, malgré leur propriétaire ! Il faut s'attendre à tout par ces temps de tiare (*sic*).

Cependant, si les hommes qui jugèrent ces œuvres avec parti pris sont tombés dans ces excès de jugement, les toiles sont toujours restées telles qu'elles furent peintes par leurs auteurs, qui venaient à Bougival, simplement et joyeusement, s'inspirer de la nature. C'est dire que ces paysages sont simples, sincères et beaux, quoi qu'en aient pu dire les amateurs envieux et les marchands rapaces.

Charles-Félix LE GENDRE

*
* *

Voici, à titre de curiosité, l'extrait d'une chronique d'Albert de la Fizelière, parue dans "La Chronique de Paris" du 16 juillet 1867. Ces lignes amusantes présentent aux lecteurs une physionomie bien originale de Bougival, Madame Souvent, dite "La Marquise", qui tint pendant de longues années l'Hôtel de l'Union, où ces curieuses peintures furent exécutées, sur les murs d'une petite salle à manger où se réunissaient nombre d'artistes, vers 1835 et 1840 :

« Bougival vient de faire une perte. Une hôtesse de la vieille roche, Madame Souvent est morte. Cette excellente femme, que les paysagistes de l'école de la nature appelaient familièrement "La Marquise", a tenu pendant plus de trente ans l'hôtel de l'Union, le caravansérail rustique le plus célèbre de France dans les fastes des ateliers de Paris. Corot, Français, Nanteuil, Anastasi, Desjobert, Ternante, Papeleu, Fischer, Courbet, Chenavard, Ad. Leleux, Jules Héraud, Meissonier, Chevandier de Valdrôme, Chandellier, Ch. Colin, Mazure, Prieur, Buttura, cent autres encore ont goûté de l'hospitalité maternelle de cette bonne nature d'hôtesse, et, certes, il n'en est pas un, parmi "ses artistes", comme elle les appelait, qui n'ait conservé un souvenir affectueux de son bon cœur, de sa franchise, de sa brusquerie et de sa gaieté.

J'en sais même, dans le nombre de ceux qui ne sont pas, comme les précédents, arrivés au succès et à la renommée, qui pourraient, à la nouvelle de sa mort, verser une larme de reconnaissance. Elle n'a jamais dit, en effet, à personne, qu'elle cachait parfois dans un tiroir, pour des temps plus prospères, la modeste note de dépenses que de pauvres diables de rapins n'avaient pu acquitter à l'heure du départ. Mais si elle était discrète sur ce point délicat, la mère Souvent en avait un autre sur lequel se plaisait à s'exercer sa vanité : c'est quand elle montrait aux voyageurs "sa galerie", comme elle appelait la petite salle à manger des peintres, où les plus grands noms du paysage ont laissé des traces glorieuses de leur inspiration.

Tenez, disait-elle, que vos farceurs de Paris en montrent comme ça des paysages. Ils sont aussi beaux qu'au grand Musée. »

(Extrait)

Roche comprit qu'il fallait donner un nouvel élan pour conserver une clientèle, dont une partie venait dîner ou coucher à l'hôtel-restaurant.

En avril 1894, on lit le détail des travaux : « *Le Bal fait peau neuve. Une armée de peintres est en train de l'enduire des plus brillantes couleurs. La décoration artistique a été confiée à M. Cornellier⁽³²⁾ Etienne, l'artiste auquel sont dus en partie les belles peintures de l'Olympia. Sur les murs, on voit un ravissant paysage représentant les bords de la Seine, avec au loin les collines qui les surplombent et, au premier plan, une balustrade couverte de fleurs à profusion occupe le pourtour de la salle. C'est un effet pittoresque et ravissant à la fois* ». On entreprit des travaux utilitaires

parmi lesquels le forage d'un puits⁽³³⁾ de 22 m de profondeur (10 m au-dessous du niveau de la Seine) pour alimenter en eau le bal. L'eau courante n'était pas encore distribuée dans l'île.

Le journal ajoute que Roche a confié la direction artistique à Joseph Oller⁽³⁴⁾ « *qui a des intérêts à l'Olympia, au Moulin Rouge, voire au Jardin de Paris* ».

« *S'il amène là pendant les beaux dimanches d'été sa clientèle parisienne et montmartraise..., on verra encore de belles soirées au Bal des Canotiers qu'on devrait dénommer à l'avenir le Bal des Cyclistes, car il n'y a plus de canotiers sur la Seine, les amateurs de la pédale les ont fait disparaître. L'ancien bal aura pour ainsi dire vécu. [...]* »



A BOUGIVAL. — Le Dernier Client.

Dessein de F. LUNEL.

Le Courrier Français - 25/10/1891 (Coll. J.H.)

Des concerts y seront donnés le samedi soir et le dimanche avant l'ouverture du bal. Le public ne manquera pas d'y accourir pour applaudir les artistes qui viendront s'y faire entendre et en tête desquels il convient de citer Yvette Guilbert, la gracieuse divette (sic), qui a déjà promis son concours pour l'une des fêtes de la saison.

Ceux qui aux plaisirs de la chanson voudront joindre les plaisirs de la table n'auront qu'à traverser la Seine, à débarquer du ponton Roche et à venir savourer l'excellente cuisine du maître-chef à l'hôtel de l'Union. [...]

Il est juste de complimenter M. Roche, car c'est à lui que l'on doit de ne pas voir disparaître le Bal des Canotiers qui a un renom universel⁽³⁵⁾. [...]

Le bal fit une première ouverture pour la fête du printemps, célébrée les 13 et 14 mai (jour de la Pentecôte).

« L'inauguration a obtenu un réel succès. Après le concert, on vit quelques quadrilles très applaudis, exécutés par les étoiles de la chorégraphie : Etoile d'or, Bluette, Kadoudja, Folichonnette... »

Après le quadrille, le bal retint danseurs et danseuses au son d'un orchestre de 25 musiciens sous la direction de M. E. Bretonneau. Le train spécial de minuit 36 assura le retour des voyageurs sur Paris⁽³⁶⁾.

Ces danseuses aux noms suggestifs faisaient sans doute partie de la vingtaine de danseuses professionnelles composant le célèbre "Chahut ou quadrille naturaliste" menée par la Goulue, la grande vedette, attraction du Moulin Rouge entre 1890 et 1895⁽³⁷⁾. D'autres filles du même quadrille se nommaient Macarona, La Sauterelle, Pigeonette...

On peut penser à la lueur de l'article que seul un petit groupe de professionnelles venait assurer le spectacle, sans les grandes gloires des cafés concerts parisiens dont les cachets devaient probablement dépasser la rentabilité des spectacles à Bougival, ce qui était déjà fort louable. D'ailleurs, au Moulin Rouge, en cette année 1894, le quadrille touche à sa fin. « La Goulue devenue riche s'arrête de danser, elle grossit... »⁽³⁸⁾. On suppose que le journaliste n'aurait pas manqué de citer les grandes vedettes du Moulin Rouge, comme "Valettin le désossé", "Nini patte en l'air" ou "Grille d'égout", si elles étaient venues se produire à Bougival.

Après cette journée d'inauguration, l'établissement donna quelques concerts les dimanches suivants, mais ne commença la saison des bals ouverts au public que le 24 juin.

Nous avons vu Roche, devenu propriétaire, crédité par la presse de la rénovation du bal. Est-ce vraiment lui qui procéda à ces travaux ? La question se pose. Ne pouvant sans doute gérer deux établissements, Roche choisit des personnes qui avaient dû lui faire des promesses sur l'avenir du bal et le financement des travaux.

En effet, le 28 mars 1894, il fait un « bail et donne à loyer au sieur Guerlain demeurant à Paris, l'établissement de café-limonadier avec bal public, dit Bal des Canotiers exploité dans l'île en amont du pont, comprenant la clientèle et l'achalandage⁽³⁹⁾ ».

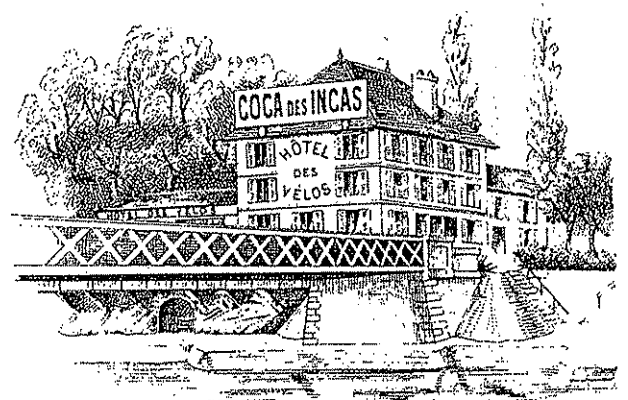
Ce bail passé en l'étude du notaire de Bougival donne des renseignements précieux : la description des bâtiments citée au début de notre article ; le terrain de 13 ares appartenant à Roche ; les clauses principales : « Le bail est consenti pour une durée d'un an avec faculté de reconduction par périodes annales pendant seize années consécutives, commençant le 1^{er} avril ».

Le loyer était fixé à 1 400 fr. la première année, puis diminuait les quatre années suivantes pour atteindre 1 000 fr. jusqu'à l'expiration du bail. Le preneur ne pouvait exercer d'autre commerce que celui de marchand de vin, cafetier, brasserie, entrepreneur de bal public. Il était exclu de tenir commerce de restaurateur ou de tolérer des jeux...

Le sieur Guerlain s'associa aussitôt avec M. Auguste Henri Jager, restaurateur à Paris rue de Ponthieu. Mais en mars 1895, par jugement du Tribunal de commerce de Versailles, la société fut dissoute. Guerlain n'avait pas les fonds, il y avait un passif. Jager était créancier pour 9 773 fr.

Une vente du droit au bail, par adjudication, eut lieu le 24 juin 1895 à l'étude du notaire de Bougival. Jager Auguste et son fils Henri reprirent l'affaire.

L'année suivante, ils s'implantèrent à Bougival en prenant à bail l'hôtel restaurant de la Terrasse, situé juste à gauche du pont⁽⁴⁰⁾. Cet établissement avait été créé en 1859 par Louis Joseph Lemoine et sa femme Prudence Dangoulême. Exploité sous le nom de Louis Prudent (masculin du prénom de sa femme), le restaurant était réputé « un des meilleurs restaurants de l'endroit, clientèle de promeneurs et de canotiers »⁽⁴¹⁾.



HOSTELLERIE DES VÉLOS

sur le Pont de Bougival

DANS L'ÎLE DE BOUGIVAL

APPARTEMENTS ET CHAMBRES DE 1^{er} ORDRE

DÉJEUNERS & DINERS A PRIX FIXE

et à la Carte

PLAT DU JOUR

Salons Particuliers

SPECIAL LADIES COFFEE ROOM

Bière Française "GRUBER & C^{ie}"

AMERICAN BAR

The Vélos confort — The Hostellerie special

Nouveaux Propriétaires

H. JAGER fils et C^{ie}

Lettre Jager (Archives départementales)

Le bail était consenti pour douze ans avec un loyer annuel de 1 200 fr. augmentant à 1 800 fr. à partir de la quatrième année ; il accordait la préférence au preneur en cas de vente de la maison.

Le bâtiment comprenait : « au niveau du sol, trois écuries, quatre caves et remises ; au rez-de-chaussée [au niveau de la route du pont] formant premier étage sur la Seine, une grande salle d'entrée entre deux petits salons, une grande salle de restaurant formant terrasse, grande cuisine, corridor, ... ». Les deux étages supérieurs comportaient au total une douzaine de chambres, cabinets de toilettes, d'aisances...

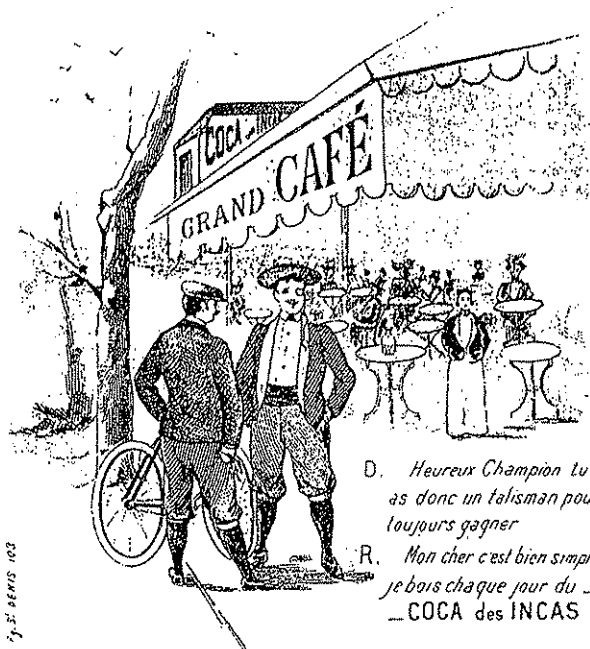
La société en nom collectif Jager et Cie changea la raison sociale qui devint "L'Hostellerie des Vélos", pour se mettre au goût du jour. Le bâtiment était surmonté d'une grande réclame en faveur du "Coca des Incas", boisson qui devenait à la mode (v. ill.).

Jager, dans une lettre adressée au Service de la Navigation pour demander l'autorisation d'établir un ponton flottant⁽⁴²⁾, précise qu'il est propriétaire de la Maison de Gaufres aux Champs-Élysées depuis 1834 et il ajoute : « C'est moi seul qui ai mis devant les yeux des Parisiens le nom de Bougival en dépensant cher pour les réclames et les affiches posées ». La modestie ne l'étouffait pas !

Le Bal des Canotiers continua à ouvrir chaque saison et à profiter de la fête annuelle au cours de l'été.

Nous n'avons pas trouvé l'écho de ces changements dans la presse locale. En juin 1899, l'article du journal annonçant l'ouverture de la saison précise : « M. Roche à qui nous devons la résurrection de ce bal et la création de l'épique Cabaret de Mme Sans-Gêne⁽⁴³⁾, a organisé pour chaque dimanche des réjouissances qui ne manqueront pas d'attirer la foule et parmi lesquelles il y a lieu de citer le concert-apéritif qui aura lieu de 3 à 7 heures et le bal à grand orchestre du soir, avec intermèdes variés »⁽⁴⁴⁾.

COCA DES INCAS



D. Heureux Champion tu as donc un talisman pour toujours gagner

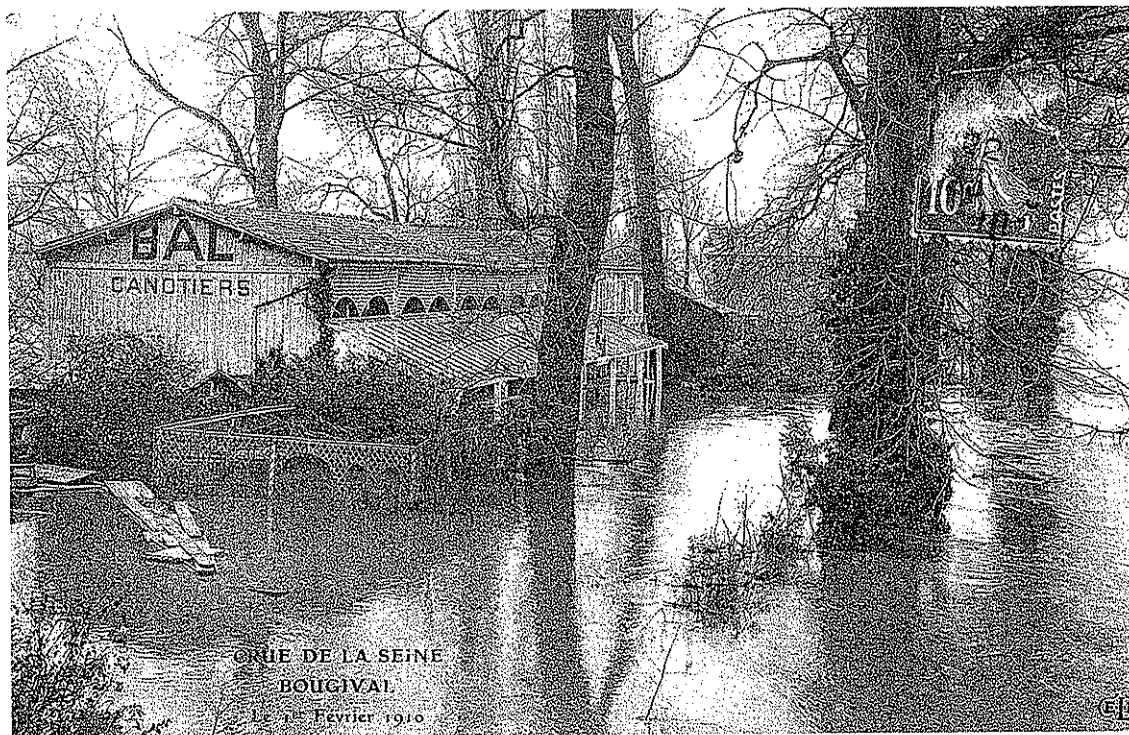
R. Mon cher c'est bien simple je bois chaque jour du ...
— COCA des INCAS

Le COCA des INCAS est la consommation en vogue, ne contenant aucun produits nuisibles, étant de plus d'un goût très agréable; c'est ce qui en fait aujourd'hui la consommation la plus appréciée des familles et des personnes soucieuses de leur santé.

Demandez le COCA DES INCAS dans tous les Cafés et G^{ra}ndes Épiceries T. N. S. V. P.

En mai 1909, le même journal écrit, à l'occasion d'une soirée artistique donnée par la nouvelle société locale "Les Mirlitons", « Le Bal des Canotiers en grande partie restauré et aménagé maintenant, à la fois en salle de théâtre et de bal, présentait un aspect nouveau et gai, auquel on n'était plus accoutumé depuis fort longtemps »⁽⁴⁵⁾.

Survint la grande inondation de janvier 1910 qui



Le Bal des Canotiers Inondation en 1910 (Coll. J.H.)

submergea l'île. Une carte postale montre le bâtiment du bal, flottant. A-t-il survécu et a-t-il été restauré ? Probablement. Les articles de presse se font rares. En mai 1910, le journal précise qu'à l'occasion de la fête du Rachat des ponts – le péage est supprimé depuis le 1^{er} janvier, le passage est libre et gratuit –, la grande fête organisée pour cet événement le 22 mai se terminera par un bal de nuit dans la "Salle des Canotiers"⁽⁴⁶⁾ et, en 1912, le même journal écrit : « *La Société musicale de Bougival organise le 28 février une audition aux "canotiers"* ».

Il est probable que malgré cette contraction, il s'agit toujours de la salle du "Bal des Canotiers".

Une carte postale de Bougival montre un petit bâtiment s'intitulant "Dancing des Canotiers" peint sur sa façade et accolé à un hôtel-café-restaurant. L'ensemble est très différent du Bal des Canotiers et de l'Hostellerie des Vélos. Suivant un témoignage oral digne de foi, ce "dancing" aurait été construit à l'emplacement de l'ancien bal, après la guerre de 1914-18, en utilisant un hangar d'avions en tôle, récupéré.

Ce bal a survécu dans l'île jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. Il a été détruit en 1944 par l'explosion d'une péniche chargée de munitions, ainsi que bien d'autres maisons, comme celle des peintres Gérôme et Morot.

Mais l'histoire du bal au XX^{ème} siècle sort de nos investigations. Nous laissons à nos amis bougivalais le soin de continuer les recherches, s'ils le souhaitent.

Pour clore ce chapitre du bal, nous citerons deux faits anecdotiques que nous avons rencontrés dans nos recherches.

Indépendamment des bals provisoires aménagés sous tentes à l'occasion des fêtes, deux bals permanents sont cités dans les documents consultés.

Le Bal Bertrand⁽⁴⁷⁾

Au 7 de la rue de Versailles (rue du Maréchal Leclerc), il exista un bal Bertrand dont le propriétaire était M. Clerdouet.

En 1897, on alerta la municipalité sur la vétusté d'un bâtiment où se tenait ce bal. Une délégation se rendit sur place et fit les constatations suivantes : « *On accède à la salle en étage par un escalier en bois de 1 m de large, tournant et dangereux qui dessert des logements sur trois étages. La porte de sortie à deux battants s'ouvre en dedans. Les murs en pans de bois en mauvais état sont couverts de feuillages, de branches de sapin et de guirlandes de papier pour masquer la nudité. Le parquet est imprégné du pétrole qui coule des lampes. Le dépôt de pétrole est placé sous la salle. C'est un défi à l'incendie et un miracle qu'il ne se soit pas encore produit* ».

Le bal ferma. Architectes et pompiers proposèrent des solutions. Le propriétaire exécuta les travaux et le bal put ouvrir en août.

Le Bal Chardon

Ce bal se tenait au 5 quai Sganzin, dans la salle de l'ancien restaurant-hôtel Palos.

En mai 1908, un arrêté du maire ordonne la fermeture du bal⁽⁴⁸⁾ : « *Il y a eu une rixe. Les auteurs ont tiré des coups de feu sur la voie publique et blessé un habitant qui a été emmené à St-Germain pour extraire la balle. Des faits analogues se sont déjà produits en novembre dernier* ».

En juillet, après quelques discussions, l'arrêté est rapporté et Chardon est autorisé à rouvrir son bal, mais seulement le dimanche soir.

LA CANOTIÈRE

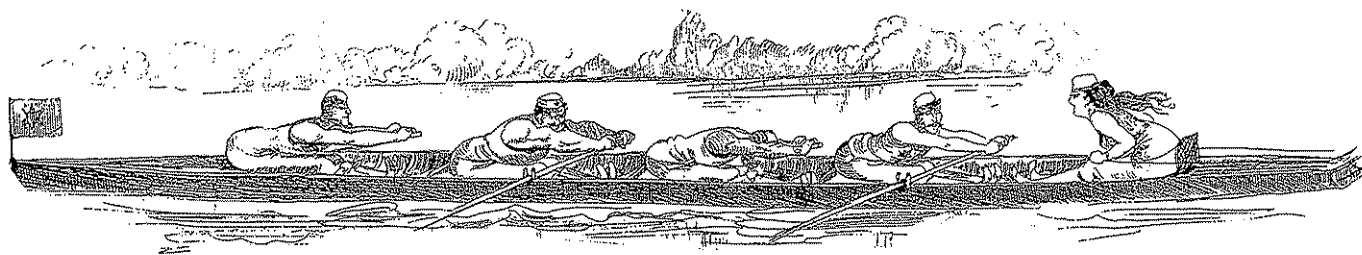
*Quand le canot partit en laissant un frisson
Aux feuillages du bord qui pendaient sur l'eau claire,
Elle chantait un air indolent de chanson,
Et nos voix répétaient le refrain populaire.*

*Elle semblait dans son costume rouge et noir,
Vêtue étrangement et mise en canotière,
Une baigneuse au corps lassé qui vient s'asseoir
Sur le bateau tremblant qu'elle incline à l'arrière.*

*Autour de nous tombaient des filets de pêcheurs ;
On entendait les bruits d'un tir couvert de planches ;
Près du mur peint en bleu d'un débit de liqueurs,
Des bains flottants longeaient le rang des maisons blanches.*

*« Elle dit tout à coup : J'étais hier au bal,
Je portais en dansant ma robe violette ;
J'avais un éventail pailleté de métal,
Je cachais des parfums de musc dans ma toilette.*

Antony Valabrègue - Extrait d'une poésie publiée dans *L'Artiste* - 1870 - XI^e Année - Paris, 49 av. Friendland (Bibliothèque Nationale)



Dessin de Robida - La Vie Parisienne - 1879 (Coll. J.H.)

Deux Toiles de Renoir

TERMINONS notre article par l'évocation de deux tableaux de Renoir, se rapportant aux établissements que nous avons décrits et connus de tous : "La Danse à Bougival" et "Les Deux Sœurs" ou "La Terrasse".

Nous emprunterons des extraits de l'admirable catalogue de l'exposition "Les Portraits de Renoir, Impressions d'une Époque", Musée des Beaux Arts du Canada, Ottawa.

Colin B. Bailey, Conservateur en chef, a réuni une riche documentation dans les notices des œuvres exposées et les notes techniques. Il nous a aimablement autorisés à en publier des extraits.

La Danse à Bougival - 1883 - 182 x 98 cm
(Museum of Fine Art, Boston) - N°45 du catalogue

« La version brillante et enjouée que Monsieur Renoir donne des danseurs à Bougival [...] raconte parfaitement et avec beaucoup de subtilité l'histoire de cette scène de bobème⁽⁵⁰⁾ [...] »

Avec "Danse à la Ville" et "Danse à la Campagne", deux toiles faisant la paire, Renoir peint la Danse à Bougival durant les quatre mois les plus productifs de sa carrière, entre janvier et avril 1883 [...].

Malgré leur format et l'ambition dont ils témoignent, aucun de ces trois tableaux n'a été commandé par Durand-Ruel, peint pour un client particulier ou destiné au Salon. Œuvre indépendante dans tous les sens du terme [...].

Suzanne Valadon, qui a servi de modèle pour la jeune femme, affirme avoir posé "pour un motif de Bougival" dans un studio de la rue d'Orchampt à Montmartre... et non dans l'atelier de l'artiste, rue St-George. [...]

Exécuté rapidement en atelier avec un minimum de corrections, la "Danse à Bougival" atteint la luminosité des peintures exécutées précédemment en plein air tout en conservant la solide facture qui caractérisait les plus récents portraits de Renoir. [...]

L'absence de dessins ou d'esquisses est d'autant plus remarquable qu'à l'œil nu on distingue très peu de repentirs.

Le fringuant canotier qui a posé pour les trois "Dances" est Paul Lhote, trente-deux ans, le meilleur ami de Renoir à l'époque [...]. S'il regarde sa partenaire avec autant d'attention, ce n'est pas seulement qu'il adore faire la cour aux femmes, c'est aussi qu'il est "myope comme une taupe" [...]. Valadon, qui a laissé plusieurs récits de sa rencontre avec Renoir, mentionne la passion de l'artiste pour les chapeaux - "Il m'emmenait chez les modistes" - ainsi que le soin qu'il mit à choisir sa garde-robe pour la "Danse à Bougival" et "Danse à la Ville". »

Puis l'auteur de cet article fait une étude de l'évolution des bals populaires, en comparant l'iconographie des journaux de l'époque. Il cite à cette occasion un texte de Edmond Renoir : « Les bals sont restés ce qu'ils ont toujours été, les seuls endroits où l'amuse-



Gravure au vernis mou vers 1890

Renoir a modifié la robe et l'attitude des danseurs

(Musée Fournaise - Coll. AMF)

ment soit de bon aloi », ainsi que l'extrait d'une lettre où Mme Morisot met sa fille en garde contre ce village [Bougival] dont « on dit que c'est un petit rendez-vous très agreste d'un monde très léger et que, si l'on y va seul, on revient au moins deux »⁽⁵¹⁾.

Le commentateur ajoute que « l'on s'interroge encore sur le lieu de la scène ». Il constate que « les titres que Renoir et plus tard Durand-Ruel donnent à cette peinture devraient être utiles, mais manquent parfois de cohérence ».

« Renoir dépose la peinture en consignment le 16 avril 1883 chez Durand-Ruel avec le titre "Danse à la Campagne". À Londres et à New York, elle est exposée sous le titre "La Danse à Bougival", puis à Paris en 1886, sous le titre "La Danse".

Durand-Ruel l'acquiert cette année-là et la revend en janvier 1894 à Félix François Depeaux, collectionneur rouennais. [...] Ce dernier la revend en 1906 sous le titre "Le Bal". »

Nous ajouterons peu de commentaires à la brillante analyse de Colin B. Bailey.

On comprend bien que le peintre n'a pu faire sa toile sur le motif, les détails donnés pour les costumes montrent clairement le soin apporté à la composition réalisée à l'atelier de Montmartre.

On sait que l'artiste a largement fréquenté, entre 1869 et 1884 et quelques fois plus tard, les rives de la Seine, Louveciennes, Bougival, Croissy, Chatou. Il nous est agréable d'imaginer que Renoir ait voulu traduire une scène de danse, après celle du Moulin de la Galette - 1876 -, dans des lieux qu'il aimait : Bougival et son Bal des Canotiers aux beaux jours, Chatou et la "Danse à la Campagne" (Musée d'Orsay), chez Fournaise sur le balcon où l'on dansait occasionnellement à la fin du dîner (table avec sa nappe). « Quelqu'un se mettait au piano vert amande d'Alphonsine et l'on se mettait à danser »⁽⁵²⁾.

Les deux Sœurs ou Sur la Terrasse

1881 - 100 x 81 cm

(The Art Institute of Chicago) - N°50 du catalogue

Nous voulons simplement apporter quelques éléments tirés des observations locales avec nos amis de Bougival pour tenter de situer la scène représentée sur ce superbe tableau.

On sait que la presque totalité des auteurs qui décrivent cette toile la situent sur la terrasse du restaurant Fournaise et nous devons reconnaître que nous en sommes très heureux.

Le tableau est entré chez Durand-Ruel le 8 juillet 1881 sous le titre "Femme sur une Terrasse au Bord de la Seine", puis il est exposé à Paris - 1882 - titré "Les Deux Sœurs" et, en 1886, à New York, "On the Terrace".

Colin B. Bailey, dans les notes explicatives des œuvres, écrit : « *Les photographies et les plans de l'hôtel Fournaise laissent supposer un autre emplacement* » [pour la toile "Les Deux Sœurs"] (note n°9, p. 308).

En effet, nous avons remarqué sur place quelques faits qui vont dans ce sens.

- Dans la toile "Les Deux Sœurs", on aperçoit derrière la femme une balustrade qui comporte une petite arcature métallique décorative.

- Au restaurant Fournaise, le balcon et la terrasse qui y fait suite sont équipés d'un modèle unique de balustrade (v. ill.). Renoir en a représenté la partie supérieure avec la main-courante dans "Le Déjeuner des Canotiers" et dans la toile "Alphonsine Fournaise, fille d'un restaurateur de Chatou" (Musée d'Orsay). Dans aucune de ces deux œuvres, on ne voit l'arcature.

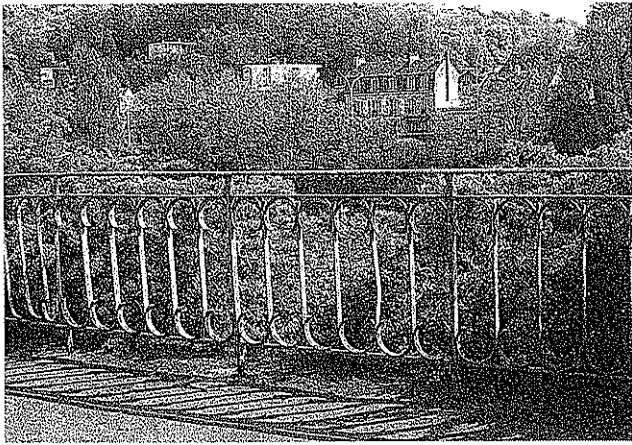
- Dans l'île de Bougival, nous avons décrit le restaurant "La Terrasse" qui comportait une grande salle formant terrasse sur la Seine. Il y a là déjà une coïncidence avec la seconde partie du titre de la toile, et une adéquation avec la vue plongeante de l'œuvre.

- À l'emplacement de l'ancien pont, il reste encore de nos jours la culée de l'ouvrage dominant la berge



Balustrade du balcon Fournaise (Photo J.-C.B.)

de plusieurs mètres et la portion de route qui y conduisait. Pour éviter des accidents, un garde-corps a été fixé, barrant la route (v. ill.). On voit bien entre les barreaux des petits arcs. Mais malgré une certaine similitude avec la toile de Renoir, on ne peut retenir cet argument. D'après un témoignage formel, le garde-corps proviendrait du pont provisoire mis en place en 1945 en attendant la construction du pont actuel, en aval (sauf preuve contraire à justifier).



Balustrade posée sur le chemin de l'ancien pont de Bougival (Ph. J.-G.B.)



(Photo "Conservation du Patrimoine Bougivalais")

• Une photographie de la façade du restaurant "La Terrasse" datant de 1871 est plus intéressante (v. ill.). Le balcon sur la gauche de la façade est fermé par une balustrade. En grossissant l'image, on voit les barreaux métalliques, mais on ne distingue guère d'arcatures. Est-ce dû à la qualité de la photo ou à l'absence de ces ornements ? Un doute subsiste !

• Il reste une étude à faire en comparant les bâtiments peints à l'arrière-plan avec des vues de l'époque...

Nous concluons en disant que la toile ne correspond pas au restaurant Fournaise, et qu'il y a une bonne probabilité pour la situer à Bougival.

Jean-Guy BERTAULD

Remerciements

Je tiens à remercier tous ceux qui m'ont aidé et encouragé dans mon projet. J'exprime particulièrement ma gratitude aux personnes ayant facilité mes recherches :

- M. F. Cafaro, maire de Bougival, ainsi que le personnel de la mairie, pour avoir mis à ma disposition les registres du conseil municipal.
- M^r Thomas, notaire à Bougival, qui m'a permis de gagner un temps précieux dans la recherche des minutes déposées aux archives départementales.
- M^{me} Lerma, responsable du fonds d'histoire locale à la bibliothèque municipale de St-Germain-en-Laye, qui a reçu nos amis lecteurs et moi-même avec efficacité et amabilité.
- Nos amis adhérents qui ont bien voulu consacrer une partie de leur temps à des recherches en bibliothèque.
- M. Jean Hournon, collectionneur-iconographe pour le prêt d'illustrations.
- M. Gérard Pelzer, Président de l'Association Conservation du patrimoine bougivalais pour ses témoignages précieux.



FÊTE DE BOUGIVAL. — Les Régates.

Dessin de Crafty
Le Monde Illustré - 1869 (Coll.AMF)

- (1) Vacant, p. 196
- (2) L'orthographe de ce nom dans l'article de Renoir est correcte. La Liberté de S. et O. l'écrit de même le 31 août 1890. Houth, p. 116, écrit "Carkroski", ce qui semble être une erreur.
- (3) C.M. - 9 novembre 1875
- (4) C.M. - 5 août 1877
- (5) Cahiers Yvan Tourgueniev n°6 - 1982 - p. 49
- (6) J.S.G. - 5 juillet 1879 et Houth - p. 104
- (7) C.M. - mai 1979
- (8) J.S.G. - 13 juin 1879
- (9) C.M. - 10 juillet 1882
- (10) J.S.G. - 12 juillet 1883
- (11) J.S.G. - 20 mars 1884
- (12) C.M. - 16 juin 1884
- (13) J.S.G. - 21 juin 1884
- (14) J.S.G. - 9 août 1884
- (15) C.M. - séances des 20 et 23 mai 1885
- (16) J.S.G. - 23 mai, 3 juin, 8 juillet 1885
- (17) J.S.G. - 15 mai 1886
- (18) J.S.G. - 22 mai 1886
- (19) Liberté - 29 mai, 2 juin 1886
- (20) J.S.G. - 17 juillet, 7 août 1886
- (21) Liberté - 31 juillet 1886
- (22) J.S.G. - mars, mai 1883 - août 1887
- (23) C.M. - 13 juin 1888
- (24) Liberté - 5 février 1893
- (25) Liberté - 22 septembre 1887
- (26) Liberté - 10 août 1890
- (26*) Liberté - 31 juillet 1892
- (27) C.M. - 13 mai 1893
- (28) C.M. - 31 mars 1894
- (29) Houth, p. 139
- (30) Louis Dumoulin, Paris, 1860-1954 - Élève de Lehmann aux Beaux-Arts, débute au Salon par des vues de Paris, voyage en Europe et en Orient - Deux toiles au Musée d'Orsay - Schurr, extrait, tome I.
- (31) A.D. - Dossier S 106
- (32) Etienne Cornellier, Marseille, 1838-1902 - Musicien lié avec Audran, et décorateur. Il brosse les décors de Cyrano de Bergerac et des panneaux pour le Cirque d'hiver et plusieurs pavillons de l'Exposition de 1900 - Schurr, extrait, tome I.
- (33) Liberté - 24 avril 1894
- (34) Joseph Oller ouvrit en 1856 à Paris, rue St-Honoré, "Le nouveau cirque". Il s'associa avec Charles Zidler exploitant le "Jardin de Paris" pour créer le Moulin Rouge, ouvert le 5 octobre 1889, voulant entrer en compétition avec des établissements confirmés comme l'Elysée Montmartre. Roquebert Anne, p. 21, Richard Thomson, *in* Toulouse-Lautrec, p. 227-232.
- (35) Liberté - 29 avril et 6 mai 1894
- (36) Liberté - 20 mai 1894
- (37) Oberthür, p. 81
- (38) *Ibid.*
- (39) A.D. - M^e Sourdeau - 3 E 4 249
- (40) *Ibid.* - 3 E 4 253
- (41) Houth, p. 140
- (42) A.D. - Dossier S 106
- (43) *Madame Sans-Gêne*, pièce de Victorien Sardou et Edouard Moreau, créée au Théâtre des Variétés en 1893, connaissait un grand succès, l'héroïne est la maréchale Lefebvre.
- (44) Liberté - 25 juin 1899
- (45) Liberté - 14 mai 1909
- (46) Liberté - 13 mai 1910
- (47) C.M. - 23 mai 1897
- (48) C.M. - 19 juillet 1908
- (49) Edition en français - Gallimard, Paris
- (50) Citation de *The Academy*, 1883
- (51) Berthe Morisot habita Bougival de 1881 à 1883
- (52) Témoignage oral d'un contemporain d'Alphonsine Fournaise.

Ouvrages

- Houth, Madeleine et Emile, *Bougival et les rives de la Seine*, Graphédis éditeur, Pontoise, 1970.
- Oberthür Mariel, *Montmartre en liesse*, 1880-1900, Paris musées, 1994.
- Roquebert Anne, *Le Paris de Toulouse-Lautrec*, Guides Paris, Musée d'Orsay, 1992, Hachette, R.M.N.
- Schurr Gérard et Pierre Cabanne, *Dictionnaire des Petits Maîtres de la peinture 1820-1920*, Les Editions de l'Amateur, 1996, Paris.
- *Cahiers Yvan Tourgueniev, Pauline Viardot, Maria Malibran*, n°6, 1982, Association des Amis d'Yvan Tourgueniev, 100 rue de Javel, Paris.
- *Toulouse-Lautrec, catalogue de l'exposition*, Paris, 1992, éditions de la R.M.N.
- Vacant Claude, *Routes et ponts en Yvelines du XIX^e au XX^e s.*, Presses de l'Ecole nationale des ponts et chaussées, Paris, 1996.
- Colin B. Bailey, *Les Portraits de Renoir*, Musée des Beaux-Arts du Canada, Ottawa, édition en français, Gallimard, Paris, 1997.

Archives consultées

- *Archives municipales* :
 - Registre des délibérations du conseil municipal (C.M.), 1871 à 191
 - Livre des arrêtés du maire.
- *Archives départementales (A.D.)* :
 - Série S. Seine : S 106, travaux particuliers - S 144, îles et îlots - S 150 location berge) - S 189, domaine fluvial, alignement.
 - Série archives notariales : M^e Sourdeau Albert, Bougival, Série E 1873-1896.
- *Journaux* :
 - Bibliothèque de St-Germain-en-Laye
 - Le Journal de St-Germain (J.S.G.)*, 1877 à 1888.
 - La Liberté de Seine et Oise (Liberté)*, 1886 à 1913.
 - Bibliothèque nationale
 - La Vie Moderne*, articles de Edmond Renoir, août-septembre 1883.



BOUGIVAL, UNE HEURE DU MATIN.

Ces messieurs ont fait manquer le dernier train à ces dames : l'idée de ne pas revoir leurs mères plonge celles-ci dans un profond désespoir.

GENÈSE D'UNE RENOMMÉE

Les Fournaise avant Renoir

POUR être clair, ce texte redonne nécessairement certains éléments déjà communiqués dans l'article "La Maison Fournaise" paru dans le Bulletin n°1, dont il se propose d'être complémentaire (on peut suivre l'évolution de la famille en consultant le tableau de descendance).

Les origines

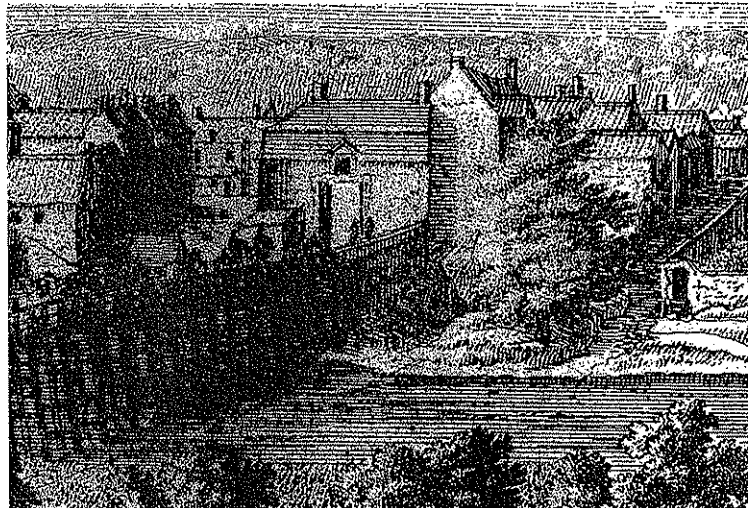
La famille Fournaise, dont le membre le plus illustre, Alphonse, s'établit restaurateur dans l'île de Chatou au milieu du 19^{ème} siècle, apparaît dans cette paroisse en 1720.

Le premier couple, François Fournaise et Anne Chastenay, épiciers de leur état, s'est uni peu auparavant à Houilles ; il servait à Paris comme domestique et venait peut-être de Haute Normandie. De leurs trois fils, un seul se fixe à Chatou. Celui-ci, orphelin à 14 ans, délaisse complètement la profession paternelle et, de façon très inattendue, devient marinier puis maître de pont. Il avait pour parrain un notable du village, Jean-Pierre Godard, marchand de bois de son état, qui fut longtemps maître du dessous du pont⁽¹⁾. Sans enfant, marinier lui-même, peut-être propriétaire d'un ou deux bateaux, personne n'était mieux placé que lui pour introduire son filleul dans le monde si particulier de la batellerie.

Marié quatre fois, ce Jean-François Fournaise (1735-1800), premier du nom, voyage et change plusieurs fois de domicile avant de s'installer définitivement à Chatou comme maître du dessous du pont vers 1777⁽²⁾. Il engendre une quadruple lignée de mariniers, maîtres de ponts, éclusiers ou praticiens d'autres métiers plus ou moins apparentés à ceux-ci, dont les membres essaïmeront dans toute la région. Ses deux aînés voyagent comme leur père. Les échanges sont nombreux entre les rives de la rivière Seine et celles de l'Oise. Ils s'établissent dans la région de Chantilly et de Compiègne.

Louis-Joseph, le père d'Alphonse, naît à Saint-Leu-d'Esserent en 1792, à proximité du village d'origine de sa mère (Saint-Maximin). Fils, petit-fils, neveu et frère de mariniers, il suit d'abord ses parents à Compiègne où ils s'établissent définitivement. Il batelle bientôt lui aussi au fil de l'Oise et de la Seine. A chaque passage au pont de Chatou, il salue ses deux oncles, Pierre-François (1778-1841) et Jean-François II (1781-1848), où ceux-ci sont, comme leur père, maître et aide de pont, et dirigent le délicat passage des chalands halés entre les si nombreuses piles du pont de bois.

Mais les racines parlent... ou l'amour. En 1819, il réside à Chatou et épouse la sœur d'un camarade, Célestine Pierre. De vieille souche locale, elle est fille



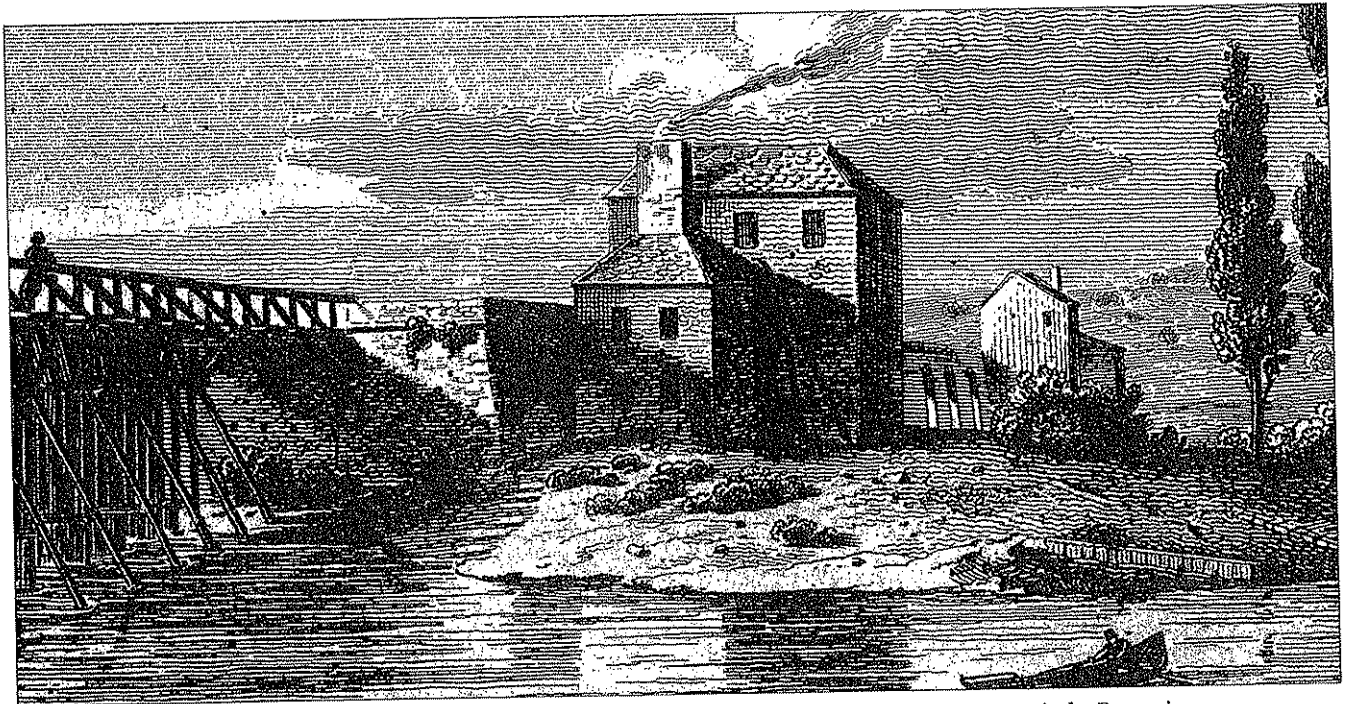
Le pont de bois, le péage et l'entrée de Chatou tels que les connut Jean-François Fournaise I - Gravure de P.-J. Mariette - 1752 (détail)

de l'un des nombreux cultivateurs-vignerons qui peuplent encore notre village, mais sa mère, une Levanneur, appartient à une famille viscéralement liée à la rivière pour avoir été ou être, pour la plupart de ses membres, des pêcheurs.

La naissance et l'évolution d'un chantier

Que fait exactement Louis-Joseph ? Il navigue, certes, les actes d'état-civil le donnent régulièrement pour marinier et, en 1822, on le trouve attributaire d'un passeport pour Rouen⁽³⁾. Navigue-t-il pour son propre compte, en faisant commerce de denrées particulières ? C'est possible. A partir de 1828, en tous cas, sa situation financière s'améliore et le voilà figurant, parmi les entrepreneurs locaux, sur la liste des 100 et quelques personnes les plus imposées de la commune. Il est marchand de bois⁽⁴⁾. Son oncle Jean-François lui a cédé le fonds de commerce de planches de bateaux qu'il exerçait, plus ou moins légalement, parallèlement à sa fonction officielle⁽⁵⁾ et qui lui permettait, par exemple, de fournir des planches pour réparer les bachots des pêcheurs⁽⁶⁾.

Au moins de façon embryonnaire, ce commerce paraît assez ancien : le siège en est la première arche sous le pont dans la levée de l'île, face à Chatou, dont l'administration aurait tacitement concédé l'occupation, vers 1760, à l'un de leurs ancêtres, en fait Jean-François I, « pour les besoins de son service »⁽⁷⁾. On sait par un document notarié qu'en 1777 celui-ci faisait déjà commerce de bois, puisqu'il s'engage à en livrer chaque année une demi-corde, soit deux stères, au receveur du péage du pont⁽⁸⁾.



Dans l'île, le terrain où étaient déchirés les bateaux et, en avant, la petite maison acquise par François-Hyacinthe Fournaise
Gravure de Baujean - 1820 (détail) (Bibliothèque Nationale, Coll.AMF)

Effectivement, en 1800, l'inventaire effectué après le décès de ce dernier révèle qu'il disposait « d'un petit magasin à l'autre bout du pont » (c'est-à-dire dans l'île) dont les deux extrémités étaient closes de planches. À côté du matériel nécessaire au travail d'un maître de pont, il s'y trouvait « sept stères de bois et bouts de planches propres à brûler », qu'il destinait peut-être à la vente.

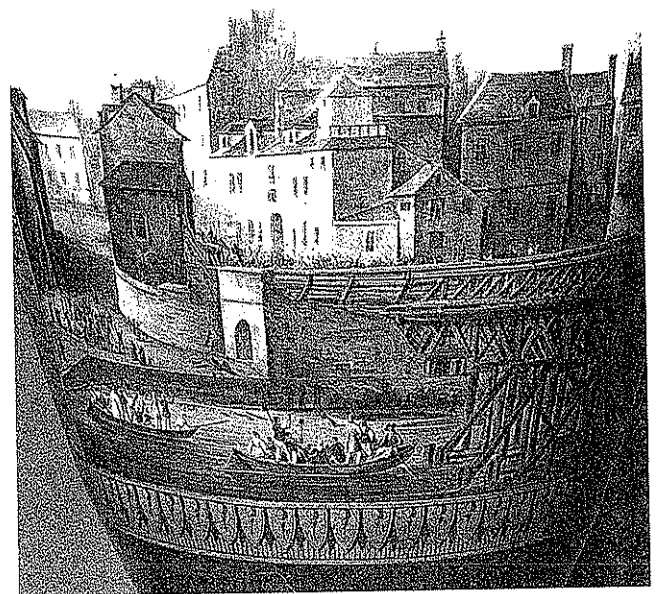
Mais ce n'était là qu'une activité complémentaire. Louis-Joseph la développe et en fait son unique gagne-pain. C'est la première implantation d'un Fournaise dans l'île ; pour le travail tout au moins ; son grand-père, Jean-François I, y habita quelque temps puisqu'en 1789, il louait un logement dans la toute nouvelle maison de Pierre-Etienne Levanneur⁽⁷⁾.

Louis-Joseph s'adjoint bientôt son beau-frère Auguste Pierre, un peu plus jeune, marinier lui aussi⁽⁸⁾. Puis son frère cadet, Hyacinthe François, autre marinier, vient en 1831 épouser à Chatou une cousine de sa belle-sœur, s'y fixer et probablement travailler avec son frère. Un 3^{ème} frère, également marinier, restera à Compiègne où leurs parents décéderont tous deux fort âgés à l'hospice des indigents.

Le ménage engendre sept enfants, dont trois seuls survivront. Il demeure d'abord rue du Pont chez les parents Pierre, puis occupe un logement dans l'une des propriétés acquises par l'oncle, Jean-François II, avec lequel il voisine. Il s'agit d'une construction voisine de l'ancienne recette du péage du pont juste à l'entrée de celui-ci⁽⁹⁾, que l'on voit très bien à droite sur la peinture que présente le vase offert à Camille Périer en 1835.

Louis-Joseph, comme tous les Fournaise adultes de cette époque, à l'exception de l'aîné Pierre, est sapeur-pompier. Il est aussi simple soldat dans la garde nationale et possède à ce titre fusil, sabre, giberne et habillement⁽⁴⁾.

Très exposé par son métier, il meurt le 9 avril 1832, très probablement du choléra⁽¹⁰⁾. Son fils aîné Alphonse n'a pas neuf ans, Jean Louis Apollin, dit Napoléon, n'en a que cinq et Hippolyte François tout juste un. Madame veuve Fournaise a 40 ans. Elle ne se remarie pas. En 1841, nous la trouvons "cultivatrice",



1835 - Abolition du péage de Chatou - Détail du vase offert au Maire Camille Périer à cette occasion. Au milieu (en blanc), la propriété de Jean-François Fournaise II où vécurent Louis-Joseph et sa famille. (Archives Mairie de Chatou)

sans doute participe-t-elle à nouveau à l'exploitation paternelle et fut-elle aidée par les siens. Elle figure néanmoins pendant des années parmi les indigents autorisés à aller ramasser le bois dans la forêt du Vésinet⁽¹¹⁾.

C'est Auguste Pierre qui reprend le commerce⁽⁸⁾, pas pour longtemps, puisqu'il meurt à son tour à 34 ans, trois ans plus tard. Hyacinthe François Fournaise le rachète aussitôt, le 11 septembre 1835.

Celui-ci, oncle et subrogé tuteur de notre Alphonse, envisage rapidement de s'installer à proximité immédiate de son travail. En 1833, une partie de la maison Levanneur, dans l'île, est à vendre : elle comprend deux chambres avec vue sur la rivière, grenier, cellier, cave, jardin. Il l'achète. C'est le petit bâtiment en appentis accolé à la culée du pont, face à Chatou, que l'on voit sur certaines gravures, celle de Baugean par exemple.

Malheureusement pour lui, la reconstruction du pont, provisoire depuis 1815, presse de plus en plus. Les impératifs de la circulation exigent de l'élargir, on rehausse la levée dans l'île. Sa bâtisse gêne, pas beaucoup, le coin seulement, mais elle gêne. À peine installé, voilà notre premier Fournaise propriétaire dans l'île, exproprié⁽¹²⁾. Il est difficile de savoir combien de temps il put en jouir. L'habitait-il auparavant en location ?

L'acte définitif de vente à l'État n'est signé qu'en 1839⁽¹³⁾. Mais dès 1836, année de reconstruction du pont, il est recensé avec sa belle-famille rue de la Procession et s'installera ensuite rue du Pont, où il vivra jusqu'à sa mort⁽¹⁰⁾. Il reçoit 4 000 fr. d'indemnités et, dans l'île, le terrain où est installé son chantier, à l'exception d'une largeur de 8 m, le "chemin du bac" pour permettre d'accéder à celui-ci s'il était besoin de le rétablir (ce sera le cas en 1871).

C'est là, sur ce qui constituait autrefois une partie du jardin des Levanneur et sur la berge attenante, face au village, entre le pont et l'étroite digue qui joint la Grande Ile à l'île du Chiard, qu'il « fait échouer des bateaux pour les y déchirer ensuite ». Avec lui nous apprenons en effet quelques précisions sur le commerce pratiqué. Il s'agit en fait de récupération, et François signe à l'occasion « *déchireur de bateaux* »⁽¹⁴⁾. C'est le chantier dit "de l'Espérance" qui depuis l'arche du pont a progressivement envahi la berge. Celle-ci a pu être occupée de longue date : dès le début du 18^{ème} siècle, il existait au bas de la rue du Port une maison « *où pendait pour enseigne L'Espérance* » occupée par un marchand-hôtelier⁽¹⁵⁾. Faudrait-il voir dans les activités de ce dernier une très lointaine origine à l'utilisation de la berge de l'île ? En tous cas, elle n'est pas sans rapport avec Jean-François I, puisqu'en l'an 4 (automne 1795), il l'avait louée à bail du citoyen Franchet et y résida jusqu'à son décès.

Des propriétaires successifs

Les deux oncles de Louis Joseph et de Hyacinthe François, demi-frères de leur père et notamment plus jeunes (respectivement de 12 et 15 ans), ont fait

souche à Chatou, avec chacun deux fils et deux filles vivants. Ils sont tour à tour maître de pont, à la suite du père, le frère étant alors le commis de celui qui est en titre. En fait d'activité annexe, ils tâtent également un moment, l'un comme l'autre, ou tout au moins leurs épouses, du commerce de "marchand de vins"⁽¹⁶⁾. De 1812 à 1821 au moins, Jean-François II et sa femme tiennent même à bail de Madame veuve Réal "l'auberge de la marine" sur le port, au coin de la rue du même nom⁽¹⁸⁾. Le bâtiment est loué avec des dépendances à condition « *de maintenir la maison en auberge* » et de ne « *faire danser dans les chambres sous aucun prétexte* »⁽¹⁷⁾.

Les fils de Pierre François sont chef d'écluse, aide ou maître de pont à Bougival, Andrésey ou Sartrouville et resteront dans la batellerie.

Chez Jean François II, on se fixe davantage et l'influence de la famille maternelle se fait prépondérante. Il a épousé, en secondes noces, Marguerite Desjardins, d'une solide dynastie de charpentiers. Les filles épouseront menuisier et ébéniste, le fils cadet sera également menuisier. Seul l'aîné Jean Louis François est d'abord marinier ; à 35 ans (1840), il devient marchand de bois de bateaux comme ses cousins germains, Joseph puis François, précédemment cités, et l'on peut supposer sans grand risque qu'il travaille de concert avec ce dernier.

Lui aussi cherche à s'établir à pied d'œuvre, c'est-à-dire près du chantier. Le 4 décembre 1838⁽⁹⁾, il achète des héritiers Levanneur un jardin dans l'île, jouxtant le pont, face à Rueil, sur le bras de la machine, et y fait construire en 1844 une maison d'habitation pour sa famille, après avoir obtenu l'autorisation nécessaire du service de la Navigation⁽¹⁸⁾. Il a déjà prévu un bâtiment de quelque importance puisqu'il s'agit d'un rectangle d'à peu près 15 mètres sur 3,50 mètres.

C'est le noyau primitif de notre "Maison Fournaise". En 1847, il obtient de relier sa demeure au pont par un escalier de bois, celui qu'il empruntait précédemment (usage de tolérance) ayant été supprimé⁽¹⁹⁾.

Hyacinthe François Fournaise s'éteint à son tour à 37 ans, en 1844, laissant deux fils mineurs (12 et 18 ans). C'est son neveu Alphonse, bien au courant des affaires du chantier, qui inventorie et estime les marchandises pour établir la succession. Il se rend également à Compiègne auprès du grand-père pour rapporter la procuration nécessaire à la réunion du conseil de famille⁽²⁰⁾.

Le fonds de commerce est aussitôt racheté par Jean Louis François (20 octobre 1844). Nécessité oblige, c'est son gagne-pain. Malheureusement, avec trois enfants, dans sa maison toute neuve du bord de l'eau, il n'a pas un sou pour le payer. Il emprunte et hypothèque sa maison d'habitation, le chantier en dépendant et une autre propriété rue du Pont, héritée de son père. Il ne pourra jamais payer et ses biens seront vendus par adjudication le 26 mars 1854 à ses principaux créanciers.

L'un d'eux n'est autre que Léopold, le fils aîné de Hyacinthe François et cousin germain d'Alphonse, à qui échoit la maison de l'île. Il la laisse à bail à Jean Louis François⁽⁹⁾ qui part l'année suivante. De son

Ponts et Chaussées

Département
de Seine et Oise

Arrondissement
de Versailles

Rivière de Seine.

Commune
de Chateaufort

Pétition
de M. Fournaise

Jean-Louis Fournaise
est autorisé à construire sur
le terrain qu'il possède dans l'île.

A. 9 février 1844

L'Ingénieur des ponts et Chaussées, soussigné chargé du service
de la navigation de la Seine entre Epiais sur et Meulan
Vu la pétition adressée à M. le Préfet, le 29 novembre 1843
par le S^r Fournaise propriétaire et marchand de bois
à Chateaufort

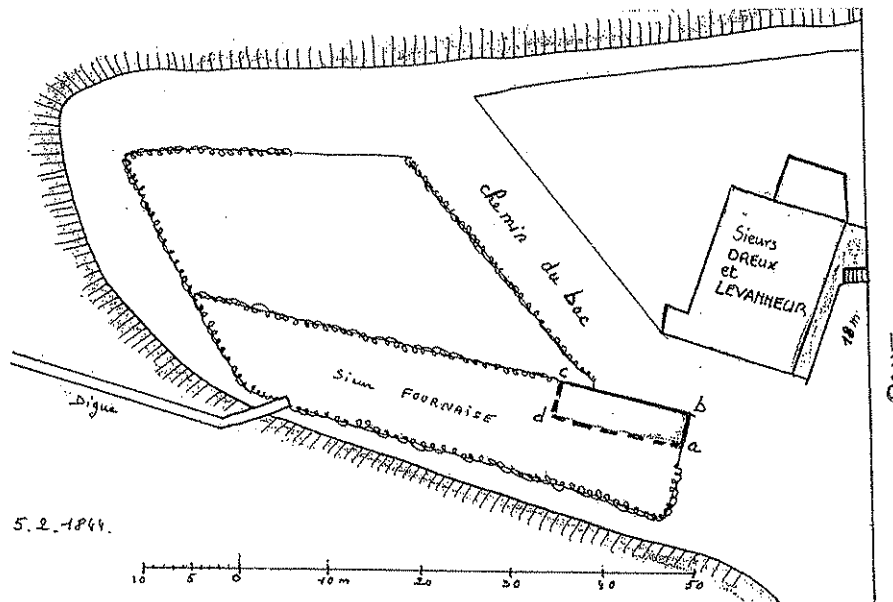
après d'avoir obtenu l'autorisation de construire un bâtiment sur
le terrain qu'il possède dans la pointe de la grande Ile
de Chateaufort en aval du pont

Vu le plan des lieux

Considérant que le terrain sur lequel le S^r Fournaise a l'intention
de bâtir est opposé à la rive sur laquelle se fait le halage et que l'emplacement
à b c d Indiqué au rouge sur le plan ci-joint qui doit recevoir la
construction est suffisamment éloigné de l'arête de la berge pour qu'on
puisse, et dans le cas où cela deviendrait nécessaire prendre toute la largeur
de terrain dont la marine pourrait avoir besoin

Est d'avis que la demande du S^r Fournaise
soit accordée.

No. 30
M. le Maire de Chateaufort
Envoyé de l'arrondissement
de Comans 1844
qui autorise



Plan localisant la construction projetée
(Archives départementales des Yvelines - S 190 926)

5. 2. 1844.

état, c'est un charpentier, pourtant en 1856 on le trouve tenancier d'un débit de vins à la tête de pont. Il est vrai qu'il vient d'épouser à Sartrouville Emilie Augustine Delaplace, dont la mère, encore une Desjardins, exploitait elle-même un débit de boissons. Léopold travailla-t-il dans l'île ? En tous cas, Chatou ne l'intéresse pas longtemps. Il part en 1857 s'installer à Sartrouville, puis à Maisons-sur-Seine, où il mourra également fort jeune, neuf ans plus tard.

Entre temps (24 juillet 1855), c'est Alphonse qui a repris le bail de la maison de l'île. Le 10 novembre 1857, il achète la bâtisse puis, le 30 du même mois, il acquiert de Léopold et de son frère Eugène le fonds de commerce que n'avait pu régler leur cousin. Le tout sera soldé un an plus tard (12 octobre 1858).

Alphonse, charpentier de bateaux

Que sait-on de l'évolution personnelle d'Alphonse ? Orphelin de père à neuf ans, les moyens familiaux furent modestes. À son veuvage, Madame Fournaise, qui a trois enfants, se rapproche de ses parents et va habiter rue du Pont un logement contigu au leur. Tout près demeurent également sa sœur Madeleine et son marinier de mari (François Durocher), son frère Auguste.

Celui-ci a épousé Reine Lebon qui, tandis qu'il déchire les bateaux et vend leur bois avec son beau-frère, tient un débit de boissons. Devenue veuve, elle épouse Léon Jacques Levanneur, de Bezons, et le couple continue d'exercer cette activité. On est en famille. Rien d'étonnant à ce que les trois frères Fournaise aient pu régulièrement fréquenter l'établissement à leur manière. On imagine aisément l'adolescent Alphonse prêtant à l'occasion la main, et s'initiant sur le tas aux devoirs pratiques d'un bon tenancier.

Mais il s'oriente d'abord vers d'autres travaux. Chez qui Alphonse apprend-il à construire des bateaux ? Auprès de Vincent Desjardins, maître charpentier et beau-frère de Jean-François Fournaise, son grand-oncle ? Néanmoins, il apparaît d'abord dans la vie active comme "marinier". A-t-il jamais navigué ? Peut-être ! Cependant, à l'époque, le terme englobait aussi bien les bateliers en déplacement que les individus sédentaires travaillant en rapport direct avec la batellerie. Il est mentionné pour la première fois comme "charpentier de bateaux" dans son acte de mariage en 1844.

Il a 21 ans. On le dira bourru, un peu sauvage. N'est-ce pas plutôt qu'il a physiologiquement quelques difficultés à communiquer avec ses semblables ? Lorsqu'il est recensé pour l'Armée, en tous cas, il est Alphonse Fournaise dit "le sourd". Il sera par ailleurs exempté comme fils aîné de veuve.

Le 27 décembre 1844, il épouse Louise Braut, couturière, domiciliée à Chatou depuis plusieurs années. C'est une enfant naturelle, sans famille, née à Saint-Germain-en-Laye en 1823 où, de son Eure-et-Loir natal (Nogent), sa mère était venue se placer chez un bour-

geois. Quand celle-ci décède, la petite Louise n'a que 4 ans. Qui l'a élevée ? En quels lieux ? Il n'a pas été possible de lui trouver jusqu'à présent aucune famille. Toutes informations documentées sur ce sujet seraient les bienvenues. En 1836, demeurait à Chatou un Denis Braut, 38 ans, marchand de chevaux, et sa compagne, ainsi qu'une Angélique, Louise Braut, 10 ans, "fille à lui". Serait-ce la nôtre, mal enregistrée dans le recensement ? Et ce Denis, un oncle, son tuteur peut-être, qui l'aurait prise en charge ?

Le couple va demeurer rue de Saint-Germain, (actuelle avenue Foch) dans les premières maisons à côté de chez le notaire. C'est là que va naître Alphonsine, leur deuxième fille (une première Alphonsine mourut tout bébé, à 3 semaines). C'est aussi en cette année 1846, tant dans le recensement de population que sur l'acte de naissance même d'Alphonsine, que nous trouvons pour la première fois Alphonse Fournaise "marchand de vins". Une domestique demeure avec eux. Est-ce à dire qu'il a abandonné, même pour un temps, bateaux et charpentage ? C'est peu probable. Il y a fort à parier que c'est plutôt Madame qui sert à boire, l'époux se contentant peut-être d'acheter les boissons et de donner un coup de mains quand, les dimanches ensoleillés, affluent les promeneurs du train de Paris.

L'expérience fut-elle heureuse ? Peut-être pas ? En tous cas, elle fut de courte durée. Pendant les neuf ans qui suivent, il n'est plus question, comme qualification professionnelle pour notre futur restaurateur, que de "marinier" ou de "charpentier de bateaux".

En 1851, le revoilà installé rue du Pont. Sa mère, maintenant seule, l'y a rejoint. Sa femme pratique la couture. Il n'y a plus de domestique. Mais le projet peu à peu se dessine.

C'est que le canotage se développe. Alphonse, premier Fournaise à construire des bateaux, fait évoluer le commerce de son cousin avec qui, de toute évidence, il travaille⁽²¹⁾. Plus entreprenant, plus travailleur peut-être, il réussira davantage.

À Chatou, le métier n'est pas tout à fait nouveau. La rivière, depuis longtemps, alimente des familles entières de pêcheurs travaillant sur leurs bachots plats qu'il faut bien entretenir et réparer. Les chalands passent et l'on trouve, dès 1830, dans l'orbite des Desjardins, un certain Maître, charpentier de bateaux, indispensable recours des bâtiments avariés. Mais la demande se fait de plus en plus précise, nombreuse, pour ces petites embarcations de loisirs qui évoluent pendant de longues heures, les dimanches d'été, à la seule force des muscles de leurs passagers. Fini le dépeçage aventureux de vieux rafiots pourris. Alphonse fera du neuf. Il convertit à ses projets le cousin Jean-Louis François qui, vers 1854, devient à son tour charpentier de bateaux, commerce qu'il exercera ensuite à Meulan où il ira s'établir, après avoir construit un bateau-lavoir qu'il exploitera également et qui sera son domicile⁽²²⁾. Ses deux frères suivront la même voie du charpentage. Ils exerceront d'abord à Asnières, puis à Gennevilliers. Ensuite, son fils, plusieurs neveux s'adonneront au même travail.

Accueillir et restaurer

Alphonse se sent confiant, plein d'énergie. Doué d'un solide bon sens, il perçoit à son heure l'évolution de cette rivière qui le berce depuis son enfance, le parti qu'il pourrait en tirer. Il est bien placé pour mûrir son projet en connaissance de cause. Assembler yoles et canots pour les vendre aux seuls plus argentés n'est pas suffisant. Il faut les mettre à la disposition des plus modestes, lancer les locations, recevoir et désaltérer les clients, les sustenter et pourquoi pas les héberger même.

Il a connu les difficultés croissantes de Jean-Louis François. Léopold, adjudicataire de la maison de l'île, a seulement recueilli l'héritage paternel et finalement s'en désintéresse. Épaulé d'une femme solide sur laquelle il peut compter, Alphonse reprend maison et chantier avec des projets plein la tête.

N'exagérons pourtant pas l'ampleur de ses innovations ; le cousin avait déjà tenté quelque chose, semble-t-il, pour accueillir les promeneurs et les canotiers en escale.

En effet, le 1^{er} février 1849, Antoine Alamour, propriétaire de deux moulins sur la Seine amarrés à la petite île, en aval du pont du chemin de fer⁽²⁹⁾, vient se plaindre à la mairie d'une altercation avec plusieurs individus alors qu'il se trouvait « *hier chez Jean-Louis Fournaise, marchand de vin en ce lieu* »⁽³⁰⁾. L'adresse est imprécise, mais qui d'autre cela pourrait-il être que notre marchand de bois ? Son cousin Jean-Louis, le plus jeune fils de Pierre, est parti à Sartrouville depuis déjà plusieurs années travailler comme aide de pont. D'ailleurs, au recensement de 1851, tandis que, dans l'île, Jean-Louis François est toujours marchand de bois, son épouse Suzanne Pétré est notée "marchande de vins".

C'est peu pour évaluer l'importance d'un commerce naissant. Néanmoins, pourquoi ces deux annotations seraient-elles fausses alors que, tout au long des rives, commencent à s'ouvrir débits et guinguettes, et que, depuis longtemps déjà, les canotiers s'arrêtent chez Dreux sur l'autre rive de l'île.

1849 - Le meunier Antoine Alamour s'est désaltéré chez Jean-Louis Fournaise, marchand de vins - Extrait du Registre des Actes de la Mairie

L'an mil huit cent quarante-neuf, le jeudi premier février à dix heures du matin, j'est présente devant moi le Sieur Alamour Antoine Julien Meunier en Châteaui qui nous a déclaré qu'il sejourne hier et une heure de relevé, étoit chez le Sieur Fournaise Jean Louis M^o de Vin en ce lieu ou le Stationnaire des Deux Anglets Bateau, Jacques Jean Baptiste meunier épouse femme Louis et Jeanne Louis Germain ces deux derniers Fournaise le dit Sieur Angotte Bateau se serait permis de menacer et de bouffonner de l'écarter en disant qu'il fallait qu'il se tienne de lui et son fils de l'accolade de ce dernier contre lui. Ce qui a été affirmé par les susnommés qui ont signé avec le Sieur Jacques Pierre Esclapart anti-présent, a été menacé

Elle ne put néanmoins qu'être modeste : la salle commune d'une petite maison, quelques tables et bancs dehors ou sous l'abri de quelques planches les dimanches, aux beaux jours, c'est probablement ce que trouvent Monsieur et Madame Alphonse Fournaise quand ils reprennent le bail de Jean-Louis en 1855.

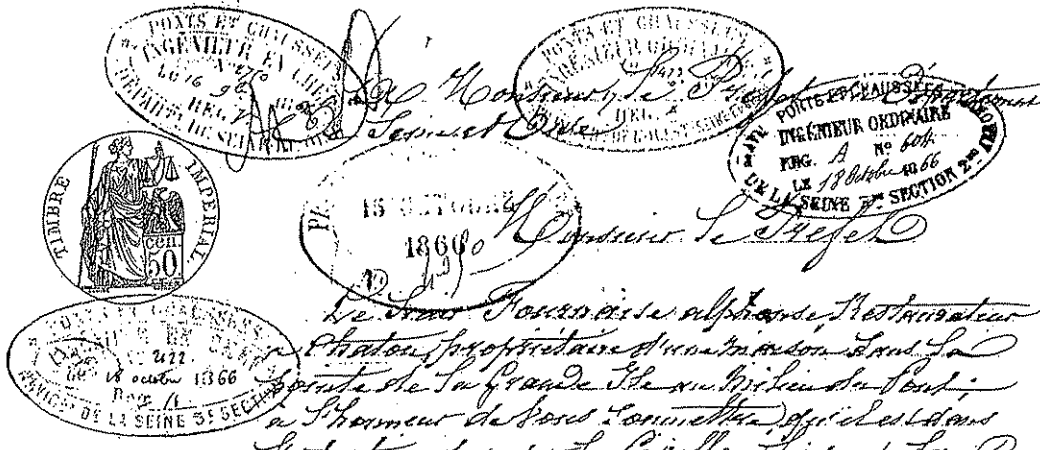
Ils ont l'un et l'autre 32 ans, Alphonsine bientôt 10, son frère Hippolyte dit Alphonse tout juste 7. Une vie nouvelle s'ouvre devant eux, dont ils sont bien loin de soupçonner l'impact.

Remarquons toutefois que, à côté de la tante maternelle mentionnée plus haut, ils restent dans le cadre des activités auxquelles s'intéresse la tribu Fournaise et plus spécialement la branche de Jean-François II.

Nous avons déjà vu ce dernier vers 1815 gérer l'auberge de la marine, tenue ensuite pendant de longues années par son beau-frère Vincent Desjardins, d'autre part maître charpentier, dont l'épouse servait une "matelote" des plus réputées⁽³¹⁾. En 1839, quand il fait une donation partagée entre ses enfants, Jean-François est "aubergiste-propriétaire". N'aurait-il pas acquis une part de cette auberge lors de la succession de la veuve Réal ?

Chez ses enfants, une fille de son aîné épouse un aubergiste. Jean-Marie Amable, le menuisier, se mettra aussi à vendre du vin suivi de sa fille et de son gendre. Quant à la plus jeune, Marie Louise Emilie, elle est tantôt couturière, tantôt employée "aubergiste". Elle épouse un ébéniste qui bientôt pris par la contagion du tourisme se met à vendre à boire (dès 1842), puis à restaurer. Tous deux s'installent dans une petite maison léguée par Jean François, très bien située sur la place de la gare récemment ouverte, à l'angle de la rue du Chemin Vert (actuelle rue Labélonye) ; de toute évidence, ils agrandissent. Le bâtiment, qui a recouvré récemment sa vocation première, existe toujours et l'on reconnaît encore, au premier étage, ce qui fut certainement une salle de restaurant. Les affaires de ce premier pionnier, le restaurant-hôtel Bardou, marcheront bien et le fonds de commerce fut toujours estimé à une valeur légèrement supérieure à celle du Restaurant Fournaise.

Alphonse demande à édifier
une construction de trois étages
avec un balcon au premier étage
(Archives départementales S 190)



Monsieur le Préfet,
Le Sieur Fournaise, restaurateur
à Chatou, propriétaire d'une maison dans la
pointe de la Grande Ile au milieu du Pont,
a l'honneur de vous soumettre, qu'il est dans
l'intention de raser le pavillon faisant face
au Pont et longeant le chemin de contre
balage bordant la Seine, Rive droite de la
dérivation de Marly, pour le reconstruire
avec trois étages dans le même alignement,
sur une longueur de huit à trois mètres et une
largeur de sept à huit mètres sur la façade
du Pont et qui communiquera avec le
corps de la maison qui se trouve

à l'angle de la Grande Ile et établir un balcon
au premier étage dans toute la longueur
des deux façades de ce pavillon.
Il compte sur votre bienveillance, Monsieur
le Préfet, pour lui accorder l'autorisation
qu'il sollicite et pour qu'il se conforme à
toutes les clauses et conditions qui lui seront
imposées pour cette construction.
En attendant votre décision, il a
l'honneur de vous adresser le plus profond respect

Monsieur le Préfet

J'ai l'honneur d'être
votre très dévoué serviteur

A. Fournaise

Chatou, le 13 Octobre 1866.

M. Deaulieu, Ingénieur en chef.

Monsieur le Préfet

Le Sieur Fournaise, Restaurateur à Chatou, propriétaire d'une maison dans la pointe de la Grande Ile au milieu du Pont, a l'honneur de vous soumettre, qu'il est dans l'intention de raser le pavillon faisant face au Pont et longeant le chemin de contre balage bordant la Seine, Rive droite de la dérivation de Marly, pour le reconstruire avec trois étages dans le même alignement sur une longueur de 12 à 13 mètres et une largeur de sept à huit mètres sur la façade du Pont et qui communiquerait avec le corps de maison qu'il occupe.

Il a aussi le désir d'établir un balcon au premier étage dans toute la longueur des deux façades de ce pavillon.

Il compte sur votre bienveillance, Monsieur le Préfet, pour lui accorder l'autorisation qu'il sollicite et vous prie de croire qu'il se conformera à toutes les clauses et conditions qui lui seront imposées pour cette construction.

En attendant votre décision, il a l'honneur d'être avec le plus profond respect

Monsieur le Préfet
Votre très humble et
très dévoué serviteur

Chatou, le 13 Octobre 1866

A. Fournaise

La Maison Fournaise

Le succès naissant de son cousin incite-t-il Alphonse à se lancer ? En tous cas, dès l'achat du noyau initial de ce qui devait devenir la "Maison Fournaise", commence l'aventure. Comment financent-ils ces achats, puis les constructions successives ? Alphonse semble-t-il n'a comme moyen que son travail. Emprunte-t-il ? Denis Braut, le marchand de chevaux, s'il était l'oncle de sa femme, a-t-il légué à celle-ci quelques biens ?

Lors de l'adjudication de mars 1854, la construction comprend cuisine et salle, cave à la suite, trois chambres à l'étage, grenier sur le tout. À la suite, vient un hangar s'appuyant du côté du jardin sur des pilotis de bois, au-dessus duquel se trouvent deux chambres avec balcon. C'est plus qu'il n'est nécessaire pour une simple famille ; Jean-Louis François louait-il déjà des chambres ? L'ensemble forme un long rectangle tournant le dos au chemin du bac et semble bien correspondre dans ses dimensions à l'implanta-

tion proposée dix ans plus tôt. C'est la partie ouest des constructions actuelles. Lors de la récente restauration, on a très bien pu voir, à nu, les pilotis de l'ancien hangar, juste avant la partie plus basse, dite à tort "ateliers à bateaux".

En face s'élèvent deux petites constructions en pans de bois et toit de planches, dont l'une comprenait une "salle" et chambre dessus. On imagine aisément qu'elles pouvaient abriter quelque clientèle. Ceci tend à confirmer que le cousin désaltérait déjà promeneurs et canotiers.

Alphonse transforme immédiatement son acquisition. En plusieurs étapes, il agrandit, rehausse... À seize mètres en aval du pont, il fait établir un embarcadère de trois mètres sur huit ; celui-ci, détruit par la guerre, est reconstruit en 1874⁽²⁷⁾. Fait-il disparaître les petites baraques en pans de bois ? C'est probable, car en 1866 on apprend que précédemment il a acquis un pavillon de l'Administration, sans doute pour les remplacer. Situé devant son bâtiment, le long du chemin de contre-halage, il se propose alors de le raser ; il obtient l'autorisation de reconstruire, dans le même alignement, trois étages avec balcon sur deux façades et de le relier au bâtiment précédent⁽¹⁹⁾. C'est la partie restaurant proprement dite, conçue et édifiée comme telle, beaucoup plus caractéristique avec ses larges baies. Plus tard, il prolongera la partie primitive pour ajouter quelques chambres et viendront tonnelles, terrasse et resserres.



Vers la même époque, M. et Mme Fournaise acquièrent encore un terrain à proximité mais face à Chatou. On y construit un atelier, bientôt surmonté d'une maison d'habitation qui est louée comme maison de rapport. Guy de Maupassant en particulier y séjournera en 1887⁽³¹⁾. Ce fut la "maison rose", démolie en 1966 pour permettre l'accès au nouveau pont routier.

La maison louée par Maupassant en 1887
Carte postale - Détail
(Archives de Chatou)

Une entreprise familiale

Malgré ces extensions, l'entreprise reste familiale. Elle associe d'abord à son développement des parents parmi les plus proches.

Au recensement de 1856, Monsieur et Madame Fournaise, îliens de fraîche date, ont accueilli Apollin, dit Napoléon, le frère cadet d'Alphonse, ainsi que la jeune femme qu'il vient d'épouser. Leur aîné, Henri, naît au mois de juillet. Napoléon travaille probablement avec son frère depuis son retour de l'armée (il a fait la guerre de Crimée) et s'établira à Gennevilliers

dès 1858, où le rejoindra bientôt Hippolyte, le benjamin des trois frères.

De 1861 à 1866 au moins, le cousin germain Louis dit Eugène, le frère cadet de Léopold, toujours un Fournaise, séjourne avec eux. Il a 25 ans, orphelin à l'âge de 8 ans, il a appris le charpentage et travaille au chantier. Madame Fournaise mère a rejoint ses enfants et finira ses jours avec eux.

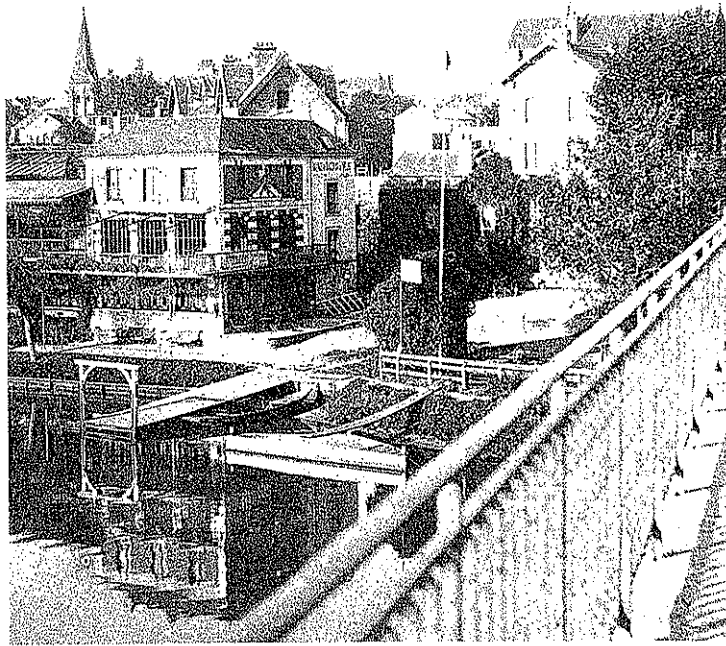
Mais voilà qu'à Gennevilliers Napoléon meurt en 1869, trois ans après sa femme, laissant deux garçons de 13 et 9 ans : leur oncle Alphonse est nommé tuteur et le ménage les accueille. Ils apprendront à construire des bateaux et seront domiciliés à Chatou, Henri jusqu'en 1876 (20 ans), Edmond jusqu'en 1888 (28 ans). L'aîné ira ensuite travailler à Argenteuil où il se marie ; après une installation de courte durée à Maisons-Laffitte, où le restaurant sur bateau qu'il avait construit fait faillite, son oncle viendra cette fois encore à son secours en rachetant celui-ci lors de sa mise en adjudication⁽²⁵⁾. Henri restera dans la région. À son tour, Edmond quitte le chantier, à l'époque où Alphonse se retire et partage ses biens entre ses enfants ; sans doute préféra-t-il voler de ses propres ailes plutôt que de rester travailler avec Alphonse fils. Qu'est-il devenu ? On sait seulement qu'à la mort de son oncle en 1905, il était encore vivant puisque son nom figure sur le faire-part du décès de celui-ci.

Voilà deux jeunes qui firent partie intégrante de la communauté Fournaise à la grande époque de sa clientèle. Pourtant personne, à ma connaissance, n'a jamais fait allusion à leur présence. N'auraient-ils point là, eux aussi, trouvé leur place ? Ils ont connu Renoir, Maupassant et leurs amis. Comment vécut-ils cette période, ses heurs et ses servitudes ? Qu'est-il entré dans leur mémoire, passé dans celle, s'ils en eurent, de leurs descendants ? Toute information communiquée à leur sujet sera la bienvenue.

La Maison Fournaise - 1876
Huile sur bois H 22 cm x L 33 cm
Maurice Leloir (1853-1940)
Propriété de la Ville de Chatou



Sur les deux îles, quelques voisins



La Maison Fournaise vue du pont (Coll. Sirot Angel)

Retirés du commerce, les parents Fournaise, installés au premier étage de la grande bâtisse qu'ils ont fait construire rue du Bac, où ils louent des logements et abritent des bateaux, recueilleront encore, malgré leur âge, leur neveu Ferdinand. C'est le plus jeune fils d'Hippolyte. Il n'a que 11 ans en 1891 et vivra avec eux quelques années. Le canotage déclinant, il sera tapissier et s'installe définitivement à Chatou en 1906 dans l'appartement de son oncle qui vient de mourir.

Pour achever de situer les Fournaise dans leur évolution professionnelle, il convient de rappeler la présence à quelques pas de leur établissement d'un autre commerce du même type, sur le plan hôtel-restaurant tout au moins.

De date beaucoup plus ancienne, un débit de boissons existait "sur le pont" depuis au moins 1836. Il évolua avant Fournaise vers la restauration, puis le logement. Néanmoins, coincé entre le pont et le chantier de construction de ce dernier, il ne disposait guère d'espace où réussir à s'épanouir et n'eut jamais l'importance ni la cote de son illustre voisin. Quand Monsieur et Madame Fournaise commencent à servir des repas, il est tenu par François Marcault, dont une fille, Marie, épouse en 1875 Léon-Louis Levanneur. Celui-ci n'est autre que le fils, en secondes noces, de la tante d'Alphonse, chez qui, adolescent, il servit probablement ses premiers verres. On est en famille. Léon Louis prend la succession de son beau-père et travaillera une douzaine d'années comme restaurateur⁽²⁶⁾.

Ce que l'on sait moins c'est que l'île du Chiard également vit fleurir quelques tentatives du même ordre, d'une vie éphémère il est vrai : vers 1870, puis dans les années 1880. Mais leur évocation trouverait mieux sa place dans celle de l'ensemble de l'évolution de nos deux îles, intéressante à bien des égards. On peut aussi rappeler qu'Alphonse Jules Fournaise, l'un des neveux de notre Alphonse, s'installa vers 1896 sur la rive de Rueil, également comme restaurateur et constructeur de bateaux (Bulletin A.M.F n°4).

Paulette BLAMPIN

SOURCES

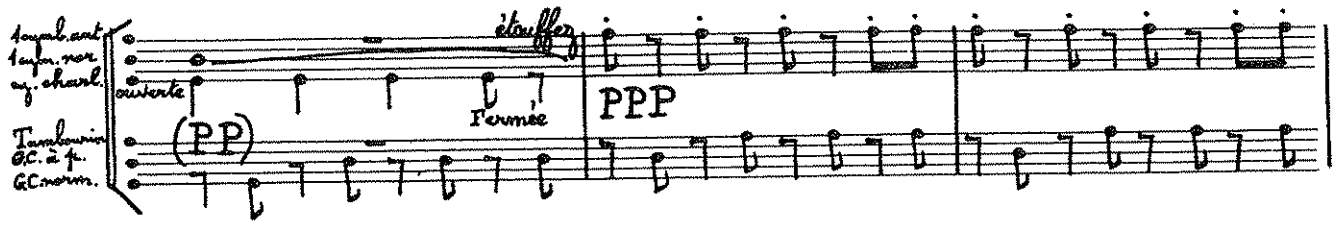
Sources générales

- Archives communales de Chatou : Etat civil, dénombremments de population, listes électorales, recensements militaires, rôles d'imposition, matrice cadastrale.
- Archives communales ou départementales de communes diverses (Gennevilliers, Meulan, etc.) : Etat civil, dénombremments...
- Archives départementales des Yvelines : 3 E Chatou (notariat).

Sources particulières

Sauf mention A.D. (archives départementales des Yvelines), toutes ces références renvoient aux archives communales de Chatou.

- (1) Registres paroissiaux, notariat.
- (2) A.D. - E 936 : contrat du 2.12.1777
- (3) IVa - 21 : registre de police
- (4) XC - Boîte 9 : Garde nationale
- (5) A.D. - 1 S 11-3 : aff. J.F Fournaise - lettres du 18.1.1829 et du 28.10.1828
- (6) A.D. - 1 S 11-1 : aff. de vol de bois - an 13
- (7) Rôle de taille pour 1789
- (8) De toute évidence, puisque sa veuve revendra le fonds
- (9) Dans acte de vente du 26.3.1854 - la partie centrale qui barrait la rue fut démolie vers 1830-35
- (10) Iib - 30
- (11) IVa - 23
- (12) A.D. - 1 S 11-3 : indemnités au S^r F Fournaise
- (13) Dans inventaires des 21.7.1842 et 16.9.1844
- (14) Voir (12), en particulier : rapport du 26.8.1836, lettre de FF du 7.10.1839
- (15) Archives notariales
- (16) Xa - 1 - débits de boisson
- (17) IVa - 22 - bail par V^e Réal (1815) ; A.D. - J 2916 : bail du 5.11.1811, acte du 26.5.1821
- (18) A.D. - S. Navig. Seine - 190-926
- (19) A.D. - 1 S 11-1 - liasse 791
- (20) Inventaire du 16.9.1844
- (21) La logique seule permet de l'affirmer
- (22) A.D. - S. Navig. Seine - 170-878 - À Meulan, le bateau était amarré quai au Beurre, sur le bras non navigable en aval du petit pont. En 1867, il cherche à revenir à Chatou en exploitant son bateau, mais il n'obtiendra pas l'autorisation
- (23) Registre des actes de la mairie : plainte du 1.2.1849
- (24) "L'illustration" - 7 octobre 1848, p.93
- (25) A.D. - 3 E - Maisons : 22.12.1883/17.1.1884
- (26) Voir Bulletin A.M.F n°4 - pp.14-18
- (27) A.D. - S. Navig. Seine - 107-466
- (28) A.D. - 3 E Chatou - 28.7.1779 : inventaire après le décès de J.B. Talibon
- (29) L'un d'entre eux sera remonté peu après, derrière la maison Fournaise, en amont sur le bras droit
- (30) Il loue un étage chez son cousin Jean-Louis François Fournaise
- (31) Voir Bulletin A.M.F n°3 - pp. 15-16



JEAN FRANÇAIX

« Ravel avait raison »

« Depuis ma prime jeunesse, je suis atteint du virus de la composition.
 Faire quelque chose en partant de la feuille blanche, quelle ivresse !
 Pouvoir sortir de sa prison personnelle, quel privilège !
 Et le risque est nul : si le message est sans valeur,
 je ne serai plus là pour le constater...
 Et Dieu m'en consolera, s'il veut bien de moi... »

Jean Françaix

Il a quatre ans le petit Jean lorsqu'il improvise au piano. Il est vrai qu'il est bien entouré : son père, Alfred Françaix, est directeur du Conservatoire du Mans. Il compose. Sa mère est professeur de chant. Elle dirige la chorale. Il est né au Mans le 23 mai 1912.

« Mon père avait le calme et l'obstination des gens du Nord de la France ; ma mère était volcanique, quoique Mancelle, avec une ascendance lorraine. Je possède, comme il se doit, de l'un et de l'autre, le volcan illuminant le paysage tranquille de mon âme. »

À neuf ans, Jean écrit "Pour Jacqueline" - sa cousine. Son père soumet au Maître Maurice Ravel le manuscrit de ce travail étonnant pour un si jeune enfant.

Lettre de Maurice Ravel au Père de Jean Françaix, dans laquelle, ayant analysé les dons précoces du futur compositeur, il lui donne de précieux conseils.

(Texte autographe de Jean Françaix)



Jean Françaix, 1918
 Photo Schott-Archiv

MR

LE BELVEDÈRE
 MONTFORT L'AMAURY (S.&O.)
 10/1/23

Monsieur,

Depuis cinq mois, je n'ai cessé de voyager et ne suis pas resté chez moi 8 jours de suite.

Ces déplacements continuels m'ont forcé à négliger la correspondance.

Voici longtemps que je me reproche de n'avoir pas encore répondu à votre aimable lettre et à l'envoi fort intéressant du manuscrit de votre fils.

Parmi les dons de cet enfant, je remarque surtout le plus fécond que puisse posséder un artiste, celui de la curiosité.

Il ne faut pas étouffer dès à présent ces dons précieux, risquer de dessécher cette jeune sensibilité. On ne peut pas se passer de technique ; mais l'harmonie, le contrepoint, la fugue, les règles de la composition, l'analyse minutieuse des œuvres, il ne pourra les pratiquer utilement que lorsque sa musicalité sera déjà développée.

Il s'agit d'abord de lui permettre d'assimiler instinctivement la matière musicale. Pour cela, le perfectionner dans l'étude d'un instrument polyphonique, soit le piano - l'orgue n'étant pas sans danger -, ce qui l'aidera à connaître intimement toutes les œuvres classiques ou modernes vers lesquelles il se sentira porté. La grammaire et la rhétorique viendront après. Surtout lui faire continuer ses études classiques : aujourd'hui moins que jamais, un musicien ne doit être que musicien.

... Et, dès maintenant, vous pouvez recommander à votre fils de s'armer de courage pour poursuivre la carrière "d'agrément" dans laquelle il s'est engagé.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de

Maurice Ravel

C'est à dix ans qu'il commence à travailler la composition avec Nadia Boulanger.

Entré à quatorze ans en classe de piano au Conservatoire de Paris, il en remporte le premier prix en 1930. Il a dix-huit ans. « *J'étais alors un fringant jeune homme* ».



Jean Françaix
Photo Vaillant

« *Mes amis* dodécaphoniques vous diront que je suis un volcan éteint et je m'en voudrais de les contrarier. Mon seul parchemin de garantie est un premier Prix de piano du Conservatoire de Paris, ce qui est mince ; quelques décorations fleurissent sur ma poitrine, ce qui est absolument courant en France. Mais mon professeur d'écriture, Nadia Boulanger, n'a jamais pu m'apprendre ni l'harmonie ni le contrepoint et encore moins la fugue. Pour maintenir son prestige, elle disait partout que je savais tout cela d'instinct. Je dois à la vérité de dire que, lorsque je compose, les plus belles théories sont la dernière chose à quoi je pense. Les autoroutes de la pensée m'intéressent moins que les sentiers forestiers. »

Bien d'autres prix lui seront décernés. Entre temps, il n'a pas cessé de composer et continuera toute sa vie.

Son "Concertino pour piano et orchestre", joué à Baden Baden, lors du Festival de musique de chambre, remporte un succès triomphal. Il a vingt-six ans. C'est la notoriété.

Sacha Guitry lui commandera la musique de cinq de ses films. Ce seront :

- en 1937, "Les perles de la couronne",
- en 1954, "Si Versailles m'était conté",
- en 1954, "Napoléon",
- en 1955, "Si Paris nous était conté",
- en 1956, "Assassins et voleurs".

Philippe Agostini tourne "Le dialogue des Carmélites", d'après Georges Bernanos. Il en commande la musique à Jean Françaix, tandis que Francis Poulenc en fait un opéra. En 1962, ce dernier demande à Jean Françaix d'orchestrer son mélodrame "L'histoire de Babar le petit éléphant". « *Le nom de Françaix devra être en caractères aussi gros que le mien* », recommande Poulenc à son éditeur.

Les transcriptions intéresseront beaucoup Jean Françaix, fort habile en la matière. Ce sont, avec son ami Maurice Gendron, des œuvres pour violoncelle et piano, puis des œuvres de Chopin pour orchestre, et pour flûte, harpe, trio à cordes, des sonates de Scarlatti, etc. Pour l'Octuor de France, il a adapté le

quintette KV452 pour vents et piano de Mozart. La partie de piano devient quintette à cordes. C'est "Nonetto", une merveille. Son oratorio fantastique, "L'Apocalypse selon Saint-Jean" pour orchestre, chœurs, solistes, est resté assez méconnu à cause des difficultés engendrées par sa gigantesque interprétation. Il se détache de toutes les autres œuvres du Maître. Dans la magnifique cathédrale Saint-Julien du Mans, cathédrale inspiratrice si chère à Jean, cette œuvre sera un jour interprétée en son intégralité. Récemment, l'œuvre a été jouée à Göttingen et à Linz. Mais c'est de l'autre monde qu'il y assista...

Le 26 janvier 1970, son "Concerto pour violon et orchestre" a été joué pour la première fois à Québec sous la direction de Pierre Dervaux. Le soliste était un autre catovien célèbre bien connu dans le monde de la musique : Roger André, premier violon solo à l'Opéra Garnier. Il en est le dédicataire.

« *Faire de la musique sérieuse, mais sans gravité* » (Jean Françaix). La musique est à son image : aimable, malicieuse, vivante, spirituelle et... sérieuse. À la base, Chabrier, Ravel, Debussy furent ses Maîtres. « *Chabrier, grand ami de Pachelbel, de Manet (il lui acheta "Le Bar des Folies Bergères")... Chabrier, c'est mon arrière-grand-père spirituel, le grand-père de Ravel, de Debussy. "Le roi malgré lui" a changé le cours de la musique française.* » (Jean Françaix - *France Culture*, décembre 1984).

Nous avons noté ses compositions pour le cinéma. N'oublions pas ses compositions pour la musique de ballets :

- "Scuola di ballo" (il a 21 ans) pour une chorégraphie de Léonide Massine,
- "Beach", même chorégraphe, pour les Ballets Russes de Monte-Carlo,
- plus tard, "La dame dans la lune" pour Roland Petit, ainsi que "Les demoiselles de la nuit", sur un argument de Jean Anouilh, etc.



Jean Françaix (Photo famille)

LES SOUVENIRS DE ROGER ANDRÉ

« Vous devriez jouer "Tzigane" de Maurice Ravel ».

C'était au cours d'une de nos promenades dans la garrigue varoise ; l'air sentait bon le thym et le romarin, et nous cheminions en parlant à bâtons rompus... de musique, évidemment !

Je refusai : « L'œuvre est terriblement difficile ! ».

« Dommage, cela vous trait comme un gant ! ».

À quelque temps de là, nous venions de travailler une sonate de Gabriel Fauré ; Jean posa la partition de "Tzigane" sur mon pupitre, me regarda avec son bon sourire et entama la partie de piano. J'enchaînai, soutenu comme toujours par ce merveilleux musicien.

La confiance qu'il me manifestait me donnait des ailes. Quel bonheur de faire de la musique de chambre avec lui ; tout semblait si facile.

Faire plaisir était pour lui un devoir. Sa musique était à son image : il la voulait bien faite, gaie et pudique.

Ainsi était le superbe "Concerto pour violon et orchestre", écrit en 1968, dont je fus l'heureux dédicataire. Le public ne s'y trompa pas ; chaque fois que je l'ai jouée, l'œuvre a remporté un très vif succès.

Gentillesse, simplicité... Un dernier souvenir : Jean arrivant avec sa fille Catherine près de ma femme malade, s'installant au piano pour lui jouer des œuvres de F. Schubert à quatre mains.

Je n'oublierai pas, je jouerai et j'écouterai ses œuvres ; c'est le moyen de continuer à faire vivre en nous cet homme qui a tant compté pour moi.

Roger André



Jean Françaix et Roger André - Musique et vacances...
(Photo famille)

En 1938, il écrit l'opéra humoristique de chambre, "Le diable boiteux", qui sera créé dans le célèbre salon de musique décoré par José-Maria Sert de l'hôtel particulier de la Princesse de Polignac, mécène et pianiste, à Paris. En ce lieu devenu Fondation Singer-Polignac, il organisera de 1985 à 1997 soixante-et-un merveilleux concerts.

En 1994, cet opéra a été adapté pour le cinéma par Raymond Pinoteau et Christine Paillard, petite-fille de l'auteur (passage sur Arte en 1997).

"La Princesse de Clèves", opéra en quatre actes, d'après Madame de La Fayette, œuvre maîtresse, a été créée à Rouen en 1965 au Théâtre des Arts.

Hommage à Marie-Blanche de Polignac (extrait) (Jaspard, Polus et C^e - Monaco 1965)

Lorsque ma Mère spirituelle, Nadia Boulanger, me demanda, il y a un quart de siècle, d'écrire à toute vitesse trois duos pour voix de femmes et quatuor à cordes, œuvrette destinée quinze jours plus tard à être créée en l'hôtel de la Princesse Edmond de Polignac, j'ignorais jusqu'aux noms de mes futures Prime Donne. C'est ainsi que la Comtesse Jean de Polignac ne fut d'abord pour moi qu'une tessiture :

Mais lorsque s'éleva à mes oreilles la voix transparente qui devait faire si souvent mes délices, je perçus un choc musical du même ordre que ceux que j'avais déjà ressentis pour le vieux Sauer, le jeune Menuhin, ou pour Toscanini. C'était la même présence, la même infailibilité. Mon soprano chanta ensuite un Fauré comme jamais je n'en avais entendu, un Debussy félin, et un Chabrier de l'esprit le plus racé. Je songeais à la Pompadour, à toutes ces "Dames du Temps Jadis" qui sont pour moi la France - bien plus que ne l'est Napoléon ou Victor Hugo, Dieu me pardonne -.

Chère Comtesse Jean de Polignac, vous qui aimiez tant ce qui, dans la vie, est immortel, vous qui m'aviez avoué un jour votre appréhension devant tout ce qui peut vieillir, nous vous avez quitté après un court et stoïque adieu. Depuis, quelque chose manque à Paris, non seulement à sa musique, mais à sa peinture, à son théâtre, à son chic - car votre sensibilité appréhendait toute chose...

Jean FRANÇAIX

C'est en souriant que Jean Françaix avouait : « Je ne suis guère demandé en France ». Mais n'en avait-il pas de la peine?... En effet, les U.S.A., l'Angleterre, la Scandinavie, et surtout l'Allemagne le réclament, tandis que son pays le méconnaît en partie. « Comme

Sauguet, son aîné, Jean Françaix pourrait se plaindre de ne pas être prophète en son pays. Il est trop philosophe pour cela. » (Jacques Donceli, *La Vie des Spectacles*).

Les éditions Schott de Mayence ont édité la totalité de ses compositions. Et quelle fête, en 1992, pour ses quatre-vingts ans !! Quatre-vingts concerts en son honneur.

Tous ceux qui l'ont connu l'ont aimé pour son talent de compositeur et d'interprète et aussi pour l'homme qu'il était : sa modestie, son humour, sa grande culture, son goût pour les textes bien écrits, son talent d'écrivain.

Blanche Yvon, qu'il a épousée le 18 août 1937, l'a assisté dans toute sa carrière, parfois turbulente. C'est au Mans qu'ils se sont connus. Elle était chanteuse et violoniste. Que de voyages, que de travail !

Jacques, Claude, Catherine, leurs enfants sont eux aussi attachés au monde musical. Claude a été élève de son père en ce qui concerne le piano ; sa marraine Nadia Boulanger, l'a initiée à l'art du contrepoint et de l'harmonie. Elle a été très souvent l'interprète de son père qui a écrit pour elle (entre autres œuvres) le "Concerto pour deux pianos et orchestre".



Jean et Claude Françaix à Bamberg, 1967 (Photo Emil Bauer)

En famille, avec ses parents, Jean Françaix a vécu, de 1952 à 1978, au 10 de la rue Ernest Bousson à Chatou. Il organisa et participa à maints concerts. Une des salles du Centre Culturel Jacques Catinat porte son nom. Il en fut très touché.

« Jean Françaix avait accepté de donner son nom à la salle polyvalente située dans le tout nouveau Centre Artistique et Culturel dont Chatou venait de se doter

en 1976. Jacques Catinat, alors Maire de Chatou, avait apprécié à sa juste valeur le maître et n'avait pas attendu, fait assez rare, que celui-ci ne fut plus des nôtres pour lui témoigner son admiration. » (M.-C. Davy)



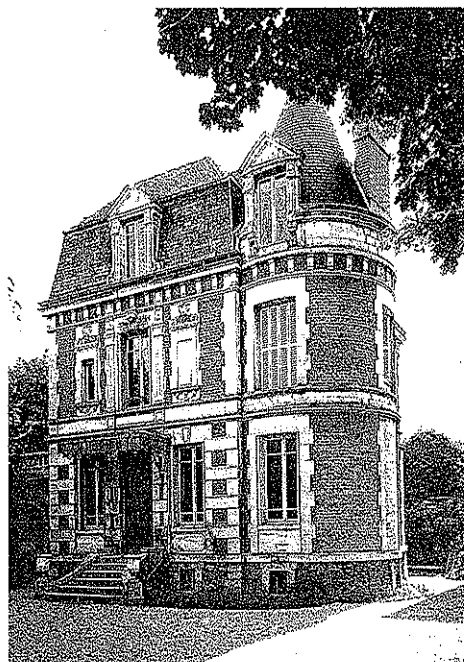
Jean Françaix et Jacques Catinat, 1976
(Photo Archives de la Mairie de Chatou)



Catherine, Blanche Françaix et Charles Finalteri (Maire Adjoint)
Inauguration de la Salle Jean Françaix

Catovien fidèle, le sauvetage de la Maison Fournaise lui tient à cœur. Que de grands artistes, peintres et écrivains, sont passés par là !

Il adhère, dès sa création en 1981, à l'Association des Amis de la Maison Fournaise qui veut aider par ses recherches, voire ses finances, la ville de Chatou dans son œuvre de restauration.



La maison de Jean Françaix à Chatou

Il admire Renoir. En 1972, sa "Musique pour les enfants" comporte "Quinze portraits d'enfants peints par Renoir". Ce sont quinze petits chefs-d'œuvre qui, accompagnés des diapositives *ad hoc*, sont des quatre mains interprétés, enregistrés pour le disque par Jean Français et sa fille Claude. Il en existe une version pour orchestre à cordes.

D'après Maupassant, Jean Français a écrit en 1978 "La cantate des vieillards" pour ténor, baryton et onze instruments à cordes.

Le 6 décembre 1984 - il faut toujours "sauver la Maison Fournaise" ! -, Jean Français et son ami le violoncelliste Maurice Gendron, déjà cité, offrent un concert exceptionnel à Chatou... dans la salle Jean Français.

Cette soirée mémorable a été annoncée lors d'une émission en direct de *France Culture*, avec la participation de Jean Français, d'Henri Claudel, président de l'Association des Amis de la Maison Fournaise, de Suzanne et Jean-Guy Bertauld, de P.A. Lablaude, architecte chargé de la restauration, Georges Poisson, conservateur du Musée de l'Ile-de-France. Lors de cette émission d'une heure de Simone Douek, Bruno Devoldère a prêté sa belle voix grave aux textes de Maupassant écrits chez Fournaise.

Puis Jean Français revient à Chatou. En 1993, il participe au profit des A.M.F. au concert des pianistes Gisèle et Chantal Andranian. Il interprète "Huit danses exotiques" et "Concertino".

Le lundi 25 septembre 1997, âgé de 85 ans, Jean Français nous a quittés après deux mois d'un mal cérébral incurable.

Déjà, en l'année 1997, en France, de nombreux concerts, une exposition, des émissions de radio et de télévision ont rendu hommage à son talent. Ce n'est qu'un début. Son nom passera à la postérité à l'égal des plus grands qu'il reconnaissait pour ses Maîtres.

Saluons "l'éternel jeune homme" qu'il avait su rester avec son élégance naturelle. Saluons l'homme courageux qui a su accepter l'ultime séjour. Saluons le soliste, le compositeur.

...RAVEL AVAIT RAISON.

Suzanne BERTAULD

N.B. : Concernant l'œuvre et la vie de Jean Français, ce texte est bien loin d'être exhaustif. Depuis quatre ans, Muriel Bellier, jeune femme musicologue, s'applique à connaître Jean Français, son œuvre, sa vie, sa famille. Le résultat : une thèse de doctorat qui sera présentée, sous la direction de Madame Danièle Pistone, en Sorbonne ; une exposition, des conférences (l'une à Chatou le 10 janvier 1998), des concerts et une biographie en préparation. Elle nous a apporté beaucoup. Chaleureusement, nous la remercions.



Pour découvrir Jean Français, un site Internet (réalisation informatique Bernard Gille) : <http://www.recif.fr/pic/jfrancaix/francais/sommaire.htm>

DISTINCTIONS

- 1930 Premier Prix de piano du Conservatoire de Paris
- 1950 Prix du Portique
- 1954 Grand Prix du Disque dans la section musique de chambre
- 1965 Grand Prix du Disque comme interprète et compositeur
- 1983 Grand Prix de la Société des auteurs dramatiques
- 1992 Prix Arthur Honegger
- 1992 Grand Prix Sacem de la musique symphonique

DÉCORATIONS

- Chevalier de la Légion d'Honneur
- Officier de l'Ordre National du Mérite
- Commandeur des Arts et des Lettres
- Commandeur de l'Ordre de Monte-Carlo

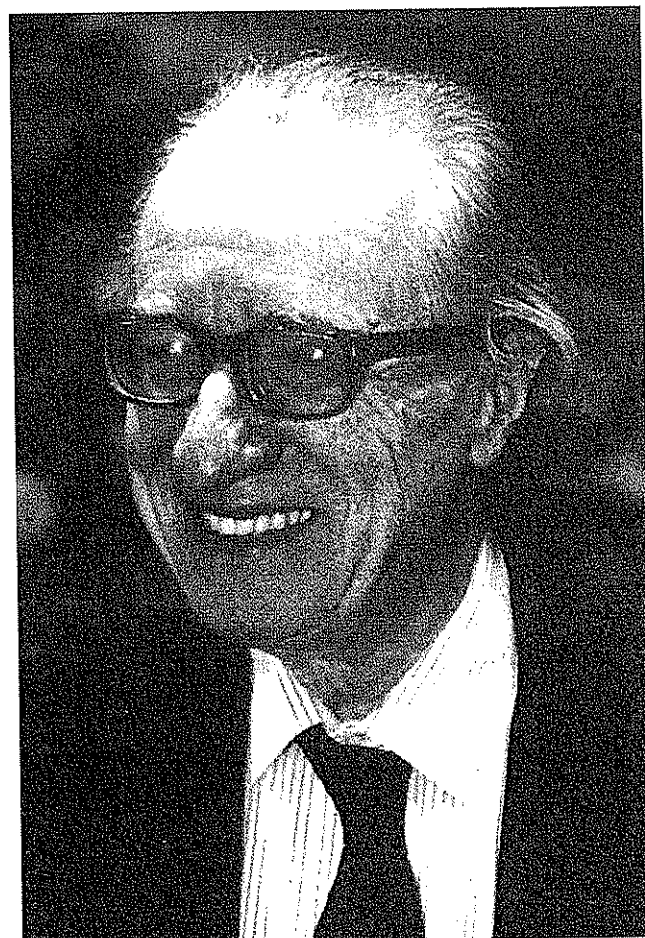


photo Charlotte Oswald

Jean Français

Informations et Nouvelles

Les Associations voisines nous signalent :

❖ Les Amis de la Grenouillère

(B.P.10, 78290 Croissy)

Le lieu de mémoire-musée prend forme. Il devrait ouvrir en avril 1998. Tous nos encouragements.

❖ Le Cercle des Amis de Marie Bashkirtseff

Vient d'éditer le tome IV du Journal de la jeune artiste. Texte intégral de la période du 5 juillet 1874 au 2 avril 1875.

Cercle des Amis de M.B., 5 rue Jean-Claude Bezanier, 78360 Montesson, 140 F + port.

❖ Association Sequana

(Hôtel de Ville, 78400 Chatou)

Une équipe enthousiaste de cette association a mis en chantier la construction de deux "Monotypes de Chatou", dits aussi "Chatouillards", qui eurent un grand succès en leur temps.

Nous rappelons que ce dériveur a été créé par les frères Monnot, catoviens, fondateurs du Club Nautique de Chatou en 1902, dont nous avons évoqué l'histoire dans notre Bulletin n°2.

Deuils

Deux amis fidèles et précieux nous ont quittés :

- M. Marceau Hautrine, le 24 décembre 1997, sur le point d'atteindre ses cent ans.

- Mme Marion Monnot, le 19 janvier 1998 âgée de 96 ans ; elle était la belle-fille d'un des fondateurs du Club Nautique de Chatou.

Ils nous manqueront beaucoup.

Musée Fournaise

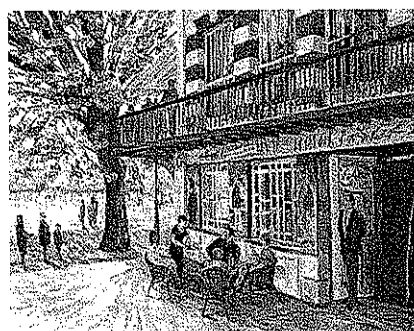
L'exposition Félix Bracquemond, graveur, "Du réalisme au japonisme", fermera le 30 avril 1998. N'oubliez pas d'aller visiter cette riche exposition, si ce n'est déjà fait.

De mai à octobre, le musée présentera des pièces de sa collection permanente, composée en grande partie par les œuvres acquises par l'Association, ou les dons reçus.

Acquisition en 1997

L'Association a pu acquérir une toile de Pierre Rannaud (1927), peintre de Chatou, présentant la façade de la Maison Fournaise.

Cette œuvre est éditée en carte postale.



Maison Fournaise printemps 1997

Le "Prix" de l'Association au Salon des Peintres

C'est également Pierre Rannaud qui a reçu ce prix au Salon des Peintres de Chatou, qui s'est tenu du 15 au 30 novembre 1997 pour sa toile "Giverny, l'étang de Monet".

CONSEIL DE DIRECTION

Président Honoraire :

Mme Hélène ADHEMAR,

Conservateur en chef honoraire du Musée du Louvre, des Galeries du Jeu de Paume et de l'Orangerie

Président :

M. Henri CLAUDEL,

Ministre Plénipotentiaire

Vice-Président :

Mme Marie-Hélène REGNOUF,

Maire-Adjoint honoraire

Mme Suzanne BERTAULD

Secrétaire Général :

M. Jean-Guy BERTAULD

Trésorier :

Mme Anna FREDJ

Programmes Culturels : **Mme Suzanne BERTAULD**

ADMINISTRATEURS

Mlle Paulette BLAMPIN

M. Jacques BRACQUEMOND

Mme Danielle DANIELOU

Mme Marie-Christine DAVY,

Conseillère municipale, Déléguée au Patrimoine et à l'Aménagement de l'Île

M. Louis FOURNAISE

Mme Ginette LERAT

M. Pierre PHAGOUAPE

Mme Brigitte PORÉE,

Maire-Adjoint, Chargée de la Culture

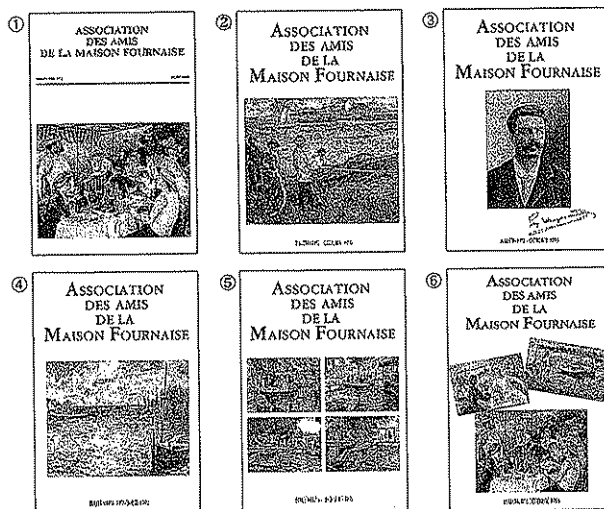
Demandez les publications vendues par l'Association

- Le bulletin n°1 de juin 1991 (il contient l'histoire de la Maison Fournaise, de son décor, et l'œuvre de RENOIR à Chatou) : 50 F*.
- Le bulletin n°2 d'octobre 1992. Au sommaire : Histoire de nos bords de Seine - Les auberges-restaurants (1^{re} partie) d'Argenteuil à Rueil - Les Fauves à Chatou : 50 F*.
- Le bulletin n°3 d'octobre 1993, consacré à Guy de MAUPASSANT : Sa vie sur les bords de la Seine avec des extraits de ses contes - De la gloire à la déchéance, grand écrivain, grand malade : 50 F*.
- Le bulletin n°4 de novembre 1994. Au sommaire : La réhabilitation de la Maison Fournaise - Petite histoire des bords de la Seine, suite : le Restaurant Fournaise Jeune de Rueil et l'Auberge Maurice : 50 F*.
- Le bulletin n°5 de décembre 1995, consacré à l'histoire de la Grenouillère et aux artistes qui l'ont représentée : 60 F*.
- Le bulletin n°6 de décembre 1996. Au sommaire : De Chatou à l'Amérique - Le Déjeuner des Canotiers et la Phillips Collection à Washington - Stéphane Mallarmé, ami des impressionnistes, précurseur de la peinture cubiste : 50 F*.

- REALIER-DUMAS, sa vie, son œuvre : 20 F*.
 - La MAISON FOURNAISE AUTREFOIS. Estampe de J.BRACQUEMOND, tirage limité à 250 ex. en noir ou sépia : 220 F + frais d'envoi 12 F.
- * Frais d'envoi : tarif Ecopli 10 F ou lettre 14 F

VENTE :

- par correspondance à l'adresse de l'Association,
- à la boutique du Musée Fournaise,
- au Service Culturel de la Mairie.



ASSOCIATION DES AMIS DE LA MAISON FOURNAISE

Hôtel de Ville - BP 44 - 78401 CHATOU CEDEX

BULLETIN D'ADHÉSION - ANNÉE 1998

M. Mme Mlle :		Tél.	
Adresse :			
.....			
<input type="checkbox"/> 1 ^{re} adhésion		<input type="checkbox"/> renouvellement	
Verse un don en qualité de :		Montant minimum*	
membre actif		80 F	
membre actif de soutien : • individuel		110 F	
• couple		140 F	
membre bienfaiteur (à partir de)		1000 F	
Participe au coût du bulletin annuel de l'association (un exemplaire)			50 F
Total de mon versement :			F
<input type="checkbox"/> espèces		<input type="checkbox"/> chèque à l'ordre de l'association	

* Seul le montant du don ouvre droit à une déduction fiscale. Le reçu réglementaire est adressé au plus tard au moment de la déclaration des revenus. Une carte nominative de membre de l'Association est envoyée après réception du versement. La carte est valable jusqu'au 31 mars de l'année suivante. Il est rappelé que la ville de Chatou accorde au titulaire de la carte la gratuité d'entrée aux expositions du musée Fournaise.

Date et signature :